Questions de Recherche / Research Question
N°43 – 2013

# Le monde est notre théâtre d'opération : interventions militaires et régime technostratégique depuis la fin de la guerre froide

**Christophe Wasinski**

Centre d'études et de recherches internationales
Sciences Po

# Le monde est notre théâtre d'opération : interventions militaires et régime technostratégique depuis la fin de la guerre froide


***Résumé***

Nous faisons ici l'hypothèse qu'il existe un régime de savoir technostratégique qui confère aux interventions militaires une grande aura et contribue, par ce biais, à les normaliser au sein des appareils en charge de l'exécution des politiques étrangères depuis la fin de la guerre froide. À partir d'une étude des discours militaires et sécuritaires contemporains, nous cherchons à savoir comment ce régime a été élaboré, comment il délimite un champ de possibles en matière d'interventions et comment il attribue à ce même champ de possibles une grande crédibilité.

***Abstract***

We hereafter makes the case that there exists a technostrategic knowledge regime that confers an important reputation to military interventions and thus contributes to their normalization inside the apparels responsible for the execution of foreign policies since the end of the cold war. Supported by a contemporary military and security discourses analysis, we assess the way this regime was elaborated, the way it circumscribes a field of possibles in the matter of intervention and the way it attributes great credibility to this field of possibles.



***Christophe Wasinski*** est chercheur au sein de l'unité de recherche Recherche et Enseignement en Politique Internationale (REPI) à l'Université libre de Bruxelles. Il est également chargé de cours invité aux Universités catholique de Louvain et Saint-Louis de Bruxelles.



* Nous remercions Barbara Delcourt pour ses commentaires judicieux sur une première version de ce texte, ainsi que les évaluateurs de *QDR* pour leurs commentaires constructifs.

## SOMMAIRE

**Le plan d'émergence interventionniste**..... 6

**Les constellations technostratégiques**.....11

La constellation « classique »..... 12

La constellation « policière »..... 16

**Conclusions**.....21

Dans le contexte de l'après-guerre froide, le nombre d'analyses critiquant les opérations extérieures n'a cessé de croître, les investigations des journalistes et chercheurs mettant bien souvent en exergue une impressionnante liste de « ratés ». Parmi ceux-ci, mentionnons par exemple le manque d'attention accordée aux conditions de vie, à la protection et aux opinions des populations civiles, l'insuffisance ou l'allocation inadéquate des moyens matériels déployés pour contribuer sérieusement au travail d'assistance et de reconstruction, la connaissance lacunaire des sociétés et des enjeux de pouvoirs locaux, une planification stratégique laissant à désirer, ou encore des pollutions et dégâts environnementaux de grande ampleur[1].

En dépit de ce constat, au cours des années 1990 et 2000, les forces armées américaines et européennes sont intervenues à répétition dans des endroits aussi variés que la Sierra Léone, la Côte d'Ivoire, le Kosovo, l'Afghanistan, l'Irak et, plus récemment, la Libye et le Mali. En définitive, tout se passe comme si le bien-fondé de la notion d'intervention était *a priori* garantie au sein de l'univers politique et militaire[2]. Afin d'éclairer ce paradoxe, il nous semble fécond de s'intéresser à la manière dont la conviction en l'utilité des interventions se construit et s'impose.

Lorsqu'ils sont amenés à expliquer les interventions militaires, les spécialistes en relations internationales mettent traditionnellement en évidence le rôle de tel ou tel acteur spécifique. Certains travaux, dans une perspective réaliste, soulignent ainsi le poids de l'acteur national cherchant à maximiser son intérêt et/ou améliorer sa sécurité[3]. D'autres analyses mettent en évidence la personnalité des décideurs politiques et de leurs conseillers, le rôle des bureaucraties militaires ou encore l'influence de divers lobbies[4]. En dépit de leur hétérogénéité, ces écrits se rejoignent sur un point essentiel : tous proposent d'analyser les interventions à partir de ce que nous appellerons des « causes directes ».

Notre propos n'est pas de contester la valeur de ces analyses mais d'apporter un éclairage « plus large » qui nous semble indispensable pour comprendre l'interventionnisme militaire contemporain. Nous pensons qu'il faut dépasser les « causes directes » pour s'intéresser également aux éléments qui interviennent en amont des décisions prises par les hommes politiques, les officiers ou encore les diplomates ; il faut éclairer la construction du contexte qui agit comme une condition préalable en matière d'intervention[5].

Pour ce faire, nous chercherons dans cette étude à montrer que le contexte en question repose dans une large mesure sur l'existence d'un régime de savoir qui confère à l'option interventionniste une grande efficacité et contribue par ce biais à la normaliser, voire à la banaliser au sein des appareils en charge de l'exécution des politiques étrangères[6]. Plus encore, nous pensons que ce régime délimite

1. Voir par exemple : William Arkin, Damian Durrant, Marianne Cherni, *On Impact: Modern Warfare and the Environment. A Case Study of the Gulf War*, Londres, Greenpeace, 1991 ; Bernard Adam, Valérie Peclow, *Bilan de la guerre du Kosovo*, Bruxelles, GRIP, 2000 ; Martin Shaw, *The New Western Way of War: Risk Transfer and its Crisis in Iraq*, Cambridge, Polity Press, 2006 ; Robert Fisk, *La Grande guerre pour la civilisation. L'Occident à la conquête du Moyen-Orient, 1979-2004*, Paris, La Découverte, 2005 ; Anne Nivat, *Lendemains de guerre en Afghanistan et en Irak*, Paris, Fayard, 2007 ; Thomas E. Ricks, *Fiasco. L'aventure américaine en Irak*, Paris, Michalon, 2008 ; Rajiv Chandrasekaran, *Green Zone. Les Américains à Bagdad*, Paris, Seuil, 2010.

2. Ou, à tout le moins, d'une part de celui-ci. Comme cela nous a été très justement indiqué par un des évaluateurs de ce texte, il ne s'agit pas d'une conviction absolue. La critique des interventions existe bel et bien et mérite d'être analysée en profondeur. Toutefois, pour des raisons de parcimonie, nous nous concentrerons sur les seuls éléments qui contribuent à rendre les interventions pensables et faisables.

3. Sur un plan théorique, on peut aisément faire remonter cette vision aux travaux classiques de Raymond Aron, *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1962.

4. Sur un mode journalistique, on trouvera des illustrations très complètes dans Bob Woodward, *Plans d'attaque*, Paris, Denoël, 2004 ; Seymour Hersh, *Dommages collatéraux*, Paris, Gallimard, 2006.

5. Sur ce type questionnement, voir également : Jutta Weldes, Diana Saco, « Making State Action Possible: The United States and the Discursive Construction of 'The Cuban Problem', 1960-1994 », *Millennium: Journal of International Studies*, vol. 25, n°2, 1996, pp. 361-395 ; Roxanne Lynn Doty, « Foreign Policy as Social Construction: Post-Positivist Analysis of U.S. Counterinsurgency Policy in the Philippines », *International Studies Quarterly*, vol. 37, n°3, 1993, pp. 297-320.

6. Pour éviter toute ambiguïté, notons que nous ne nous appuyons pas sur le concept de « régime international » (tel qu'on le retrouve classiquement dans le champ des relations internationales) qui vise surtout à éclairer la coopération entre des acteurs internationaux. Dans notre analyse, nous nous inspirons librement des travaux de Michel Foucault (entre autres de *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969) pour affirmer l'existence d'un régime de savoir qui « produit de la vérité ». Sur la question des régimes de savoir et discours technostratégiques (au sens large), voir par exemple : Priya Satia, « The Defense of Inhumanity:

un champ de possibles en matière d'intervention sur la scène internationale. Il joue donc le rôle de condition de possibilité au déclenchement des opérations. Nous suggérons aussi que, par ressassement, il travaille à empêcher l'amnésie collective quant à la possibilité de l'emploi de la force[7].

Afin de démontrer ces assertions, nous examinons la façon dont un complexe, principalement composé de militaires et d'analystes civils, a élaboré ce régime de savoir à partir d'un vaste édifice discursif. Plus encore, nous nous intéressons à ce que la chercheuse Carol Cohn a qualifié, dans un article remarquable sur le nucléaire militaire, de discours technostratégiques[8]. En nous aidant également des recherches de Michel Foucault sur l'analyse des formations discursives, nous transposons l'analyse de Carol Cohn dans le domaine des interventions militaires afin d'appréhender la manière dont un mode de pensée technique relatif à l'emploi de la force contribue à rationaliser et à justifier des interventions[9]. Nous postulons que les discours technostratégiques parviennent à développer ce régime en prenant appui les uns sur les autres, en se validant mutuellement, en s'alliant et en se répercutant quasiment à l'infini[10]. Certes, ces discours ne constituent pas un bloc monolithique. Les contradictions entre certains d'entre eux sont une réalité. Elles contribuent d'ailleurs à la formation de plusieurs « sous-espaces de sens » sur la question de la violence militaire rationnelle et instrumentale. Toutefois, en dépit des divergences pouvant se manifester parmi les discours considérés, l'option interventionniste n'est jamais rejetée. Lorsqu'il y a controverses, celles-ci ne portent pas sur la faisabilité des interventions mais sur les moyens à mettre en œuvre.

Quelques précisions méthodologiques supplémentaires doivent être apportées quant à notre approche discursive. Elle implique tout d'abord que nous ne nous intéressions pas directement aux événements. Ceux-ci ne nous importent que dans la mesure où ils sont évoqués dans les discours ; c'est à travers les discours qu'ils gagnent donc en existence. Compte tenu de la désynchronisation récurrente entre la « temporalité évènementielle » et l'évocation des évènements eux-mêmes dans le discours (certains événements, par exemple, sont (re)découverts après-coups et acquièrent une actualité dans l'ordre du discours bien après leur apparition), on ne s'étonnera pas du fait que les découpages proposés dans cette étude ne suivent pas forcément la chronologie de la politique internationale.

Par ailleurs, nous nous focaliserons sur les discours produits dans la zone euro-atlantique depuis la fin de la guerre froide et qui portent sur l'emploi de la force dans le cadre d'une intervention à l'extérieur des frontières[11]. Nous ne prétendons pas à l'exhaustivité dans cette démarche mais cherchons plus modestement à mettre en exergue les caractéristiques les plus structurantes du régime technostratégique en nous focalisant sur les conceptions phares de celui-ci. Notons d'emblée qu'il existe, dans le domaine étudié, une surreprésentation des discours produits aux États-Unis. Il apparaîtra ensuite que les discours considérés, qu'ils soient ou non produits aux États-Unis, ne cessent de se diffuser par-delà les frontières nationales. Vu l'importance prise par la circulation des savoirs stratégiques, nous considérons que le régime étudié peut être qualifié de transnational.

---

Air Control and the British Idea of Arabia », *The American Historical Review*, vol. 111, n°1, 2006, pp. 16-51 ; Christophe Wasinski, « Production des savoirs et représentations stratégiques », *Cultures & Conflits*, n°54, été 2004, pp. 163-180 ; Ron Robin, *The Making of the Cold War Enemy: Culture and Politics in the Military-Intellectual Complex*, Princeton, Princeton University Press, 2003 ; Paul N. Edwards, *The Closed World: Computers and the Politics of Discourse in Cold War America*, Cambridge, MIT Press, 1996 ; Michael Sherry, *The Rise of American Air Power: The Creation of Armageddon*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1987 ; James William Gibson, *The Perfect War: Technowar in Vietnam*, New York, Atlantic, 1986.

7. Sur la question du ressassement, de l'amnésie et de la mémoire : Friedrich Nietzsche, *La Généalogie de la morale*, Paris, Gallimard, 1971, p. 60 *sq* ; Antonio Gramsci, *Guerre de mouvement et guerre de position*, Paris, La Fabrique, 2012, p. 118.

8. Carol Cohn, « Sex and Death in the Rational World of Defense Intellectuals », *Signs*, vol. 12, n°4, 1987, pp. 687-718. Mariella Pandolfi parle également de « technologie d'intervention militaire ». Mariella Pandolfi, « Théâtre de guerres : passions politiques et violences », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 32, n°3, 2008, p. 101.

9. Dans cet article, nous combinerons de façon fort libre l'approche archéologique et l'approche généalogique de Foucault. Michel Foucault, « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », in *Dits et écrits, 1976-1988*, vol. II, Paris, Gallimard, 2001, pp. 1004-1024 ; *L'Ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971 ; *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.

10. Sur la notion de normalisation, voir : Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, Paris, PUF, 2003 ; *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972.

11. Nous laisserons donc de côté les considérations strictement juridiques relatives à l'emploi de la force.

## Le plan d'émergence interventionniste

Avant d'aborder les discours technostratégiques à proprement parler, il convient de s'intéresser au plan d'émergence sur lequel ils fleurissent[12]. Ce plan d'émergence est lui-même conçu comme une instance discursive qui rend possible l'émergence de discours technostratégiques. Il est essentiel car c'est le lieu discursif où s'expriment des objectifs politiques (par exemple, lutter contre ce qui est identifié comme de « nouvelles menaces ») et moraux (tel que l'obligation de protéger les droits de certaines catégories d'individus en danger) des discours technostratégiques qui ont une prétention délibérée à en être les instruments. Sans ce plan d'émergence, les discours technostratégiques seraient comme des outils sans utilité ; en somme, ils flotteraient dans le vide. En termes de contenus, le plan d'émergence interventionniste est composé de trois formations discursives qui donnent un rôle potentiel à l'usage de la force militaire en vue de réaliser des objectifs politiques. Le fil conducteur est la notion de sécurité. Comme nous le verrons, ce qui distingue ces formations les unes des autres, ce sont les usages variés qu'elles font du concept de sécurité[13].

La première formation discursive à prendre en considération est celle qui, à travers l'élargissement de la notion de sécurité, débouche sur l'humanitarisme libéral contemporain. Elle est en large mesure la résultante d'une série de prises de position qui rendent plus discret son contenu militaire et lui préfèrent des conceptions tournées vers la protection des personnes. On peut faire remonter les lointaines origines de cette formation aux années 1970[14]. Une alliance peu formelle de forces progressistes formule alors une critique de la vision militarisée des rapports internationaux. Cette alliance est peu amène à l'égard de la course aux armements nucléaires et vis-à-vis de la guerre du Vietnam. Partant, elle se réapproprie le concept de sécurité en vue de lui donner une signification renouvelée. Pour ce faire, l'alliance en question met l'accent sur la sécurité par la coopération internationale, la démocratisation, le respect des droits de l'homme, le développement économique, le rôle de la société civile (transnationale) et, de plus en plus, par la protection de l'environnement. Certaines de ces conceptions s'affirment dans le contexte de la naissance de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe (CSCE) en 1975. On retrouve ensuite nombre de ces conceptions dans une série de rapports internationaux faisant suite aux travaux des commissions Brand (*North-South: A Programme for Survival*, 1980), Palme (*Common Security: A Programme for Disarmament*, 1982), Brundtland (*Our Common Future*, 1987) et, plus tardivement, Ramphal (*Our Global Neighborhood*, 1995). Progressivement, un double glissement s'opère dans cette dynamique d'élargissement du champ de la sécurité[15]. Le premier glissement est géographique. Les discours de cette formation portent de moins en moins sur l'hémisphère nord pour se focaliser sur l'hémisphère sud. Le second glissement consiste en une attitude toujours plus assertive concernant les interventions. La dimension coopérative de ces discours régresse au profit d'une vision plus disciplinaire.

12. Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, *op. cit.*, p. 62.

13. Notre démarche consiste donc à analyser la façon dont les professionnels et les experts de la sécurité pensent et définissent leur objet. Même si des recoupements importants existent, cette démarche ne coïncident pas (ou uniquement partiellement) avec celle des universitaires qui s'intéressent à l'évolution de la notion de sécurité au sein de la discipline (universitaire) des relations internationales/études de sécurité (voir par exemple : Barry Buzan, Lene Hansen, *The Evolution of International Security Studies*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009).

14. Mary Kaldor, *Global Civil Society: An Answer to War*, Cambridge, Polity, 2003 ; Keith Krause, « Une approche critique de la sécurité humaine », in Jean-François Rioux (dir.), *La sécurité humaine : Une nouvelle conception des relations internationales*, Paris, L'Harmattan, 2001, pp. 73-98 ; Michael N. Barnett, « Bringing in the New World Order: Liberalism, Legitimacy, and the United Nations », *World Politics*, vol. 49, n°4, 1997, pp. 526-551. Sur la diffusion transnationale de nouvelles conceptions sécuritaires entraînant une révision de l'ordre de la guerre froide, voir également : Kimberly Marten Zisk, *Engaging the Enemy: Organization Theory and Soviet Military Innovation, 1955-1991*, Princeton, Princeton University Press, 1993.

15. Sur ce qui suit, voir : Eyal Weizman, *The Least of Possible Evils: Humanitarian Violence for Arendt to Gaza*, Londres, Verso, 2012, pp. 27-64 ; Craig Calhoun, « The Idea of Emergency: Humanitarian Action and Global (Dis)Order », in Didier Fassin et Mariella Pandolfi, *Contemporary States of Emergency: The Politics of Military and Humanitarian Interventions*, New York, Zone, 2010, pp. 29-58 ; Mark Duffield, *Global Governance and the New Wars: The Merging of Development and Security*, Londres et New York, Zed Books, 2005 ; David Chandler, *From Kosovo to Kabul and Beyond: Human Rights and International Intervention*, Londres, Pluto, 2002 ; Mariella Pandolfi, « Une souveraineté mouvante et supracoloniale », *Multitude*, n°3, novembre 2000, pp. 97-105.

Il ne s'agit plus uniquement de promouvoir mais aussi de contraindre lorsque le respect des droits de l'homme et de la démocratie n'est pas jugé suffisant (favoriser l'enracinement de l'économie de marché est aussi de plus en plus présent dans ces discours). Cette composante est particulièrement visible dans les prises de position des « entrepreneurs de moralité » et des organisations non gouvernementales qui commencent à émerger dans le contexte des crises africaines des années 1970 et 1980 (guerre au Biafra entre 1967 et 1970, famine en Éthiopie au début des années 1980) avant de s'affirmer au cours des années 1990. Ces entrepreneurs (tels que Mario Bettati, Rony Brauman, Bernard Kouchner ou encore Bernard-Henri Lévy) ainsi que ces ONG (Médecins sans frontières, Human Rights Watch) se montrent de plus en plus favorables aux interventions à partir d'un argumentaire qui fait valoir les souffrances des autres. Leurs conceptions percolent tant auprès des hommes politiques et de fonctionnaires en charge des affaires étrangères et de l'aide au développement que des bureaucraties internationales (en particulier au sein de l'Organisation des Nations unies, ONU). Après la fin de la guerre froide, trois publications internationales joueront un rôle incontournable dans la confirmation de ce double glissement discursif. Il s'agit tout d'abord de l'*Agenda pour la paix* de 1992 (avec une seconde édition en 1995) présenté par le secrétaire général de l'ONU Boutros Boutros-Ghali, qui appuie le rôle des opérations de paix menées avec l'autorisation de l'organisation internationale. Vient ensuite le *Human Development Report* (1994) du Programme des Nations unies pour le développement (PNUD) qui fait émerger le concept de « sécurité humaine ». Dans cette approche, ce n'est plus l'État mais la personne qui est le référent central de la sécurité. La sécurité humaine se décline en sept points : sécurité économique, sécurité alimentaire, sécurité sanitaire, sécurité environnementale, sécurité individuelle, sécurité communautaire et sécurité politique. À travers cette conception, une connexion est établie entre développement économique, démocratie et sécurité. À sa façon, cette conception contribuera à renforcer la cause de l'interventionnisme. Enfin, plus tardivement, les travaux de l'International Commission on Intervention and State Sovereignty popularisent la notion de « responsabilité de protéger » (*Responsability to Protect*, 2001), qui insiste sur la nécessité d'agir pour protéger des populations civiles des risques de génocide, nettoyage ethnique et autres crimes contre l'humanité ; ils plaident également en faveur des interventions. De fil en aiguille, cette strate discursive devient donc plus assertive et finit par justifier, éventuellement au corps défendant de certains de ses partisans, des « guerres humanitaires ». Les discours néoconservateurs américains des années 2000, favorables à une doctrine de sécurité préventive, constituent une expression caricaturale de cette évolution. Mais ces prises de positions en faveur des actions militaires sont aussi le fait d'auteurs considérés comme libéraux (tels que le Canadien Michael Ignatieff, en faveur d'un « impérialisme libéral »[16]).

La seconde formation discursive émane des documents des institutions internationales et nationales en charge des questions de sécurité et de défense, des discours de leurs porte-parole et des débats qu'ils suscitent[17]. En ce qui concerne les organisations internationales, mentionnons en particulier les documents de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (OTAN) (par exemple la déclaration de Rome sur la paix et la coopération de 1991 ou la déclaration faisant suite au sommet de Washington de 1999), de l'Union européenne (en particulier à travers le document *European Security Strategy* du Conseil de l'UE en 2003) et, dans une moindre mesure, de feue l'Union de l'Europe occidentale (UEO) (avec la déclaration de Petersberg en 1992). Sur le plan national, outre quelques discours politiques ponctuels, il faut plutôt s'intéresser aux nombreux livres blancs sur la défense et autres *strategic reviews* publiés par les États de la zone euro-atlantique. Certes, la publication des livres blancs n'est pas un phénomène propre à la fin de la guerre froide. De tels documents avaient déjà vu le jour dans le courant des années 1970. La différence réside plutôt dans la fréquence à laquelle ils sont maintenant rédigés et le fait

16. Michael Ignatieff, « America's Empire is an Empire Lite », *New York Times Magazine*, 10 janvier 2003.

17. Pour une présentation détaillée des documents évoqués ici, voir : André Dumoulin, Raphaël Mathieu, Vincent Metten, *Présentation comparative et thématique des politiques de défense des États membres de l'Union européenne*, *Sécurité et Stratégie*, n°68, décembre 2001. Les discours politiques des porte-parole et autres hommes politiques ont habituellement un effet moins étendu dans le temps. Mais il est également exact que certains d'entre eux peuvent connaître un retentissement important. Ce fut par exemple le cas du discours de George H. Bush sur le « nouvel ordre international » (1991) ou celui de George W. Bush sur l'« axe du mal » (2002).

que la pratique se généralise parmi les États de la zone euro-atlantique. Dans leur étude sur ce sujet, André Dumoulin, Raphaël Mathieu et Vincent Metten ont ainsi listé pas moins de 35 livres blancs ou documents assimilés édités entre 1994 et 2000 par les États européens (citons par exemple les *Livres blancs sur la défense* en France en 1994 et en 2008, les *Weißbücher* allemand de 1994 et de 2006, les *Strategic Defence Reviews* britanniques de 1998 et de 2010)[18]. De son côté, la présidence des États-Unis publie, à échéances régulières, une *National Security Strategy* (1991, 1996, 1998, 2002, 2006, 2010), tandis que le Département de la Défense met ponctuellement à jour une *National Military Strategy* (1991, 1995, 1997, 2004, 2005, 2008[19]). Les contenus de ces discours officiels sont par ailleurs relayés, sur un mode plus ou moins critique, dans les débats des centres de recherche spécialisés (par exemple le Center for Strategic and International Studies, l'Institut français des relations internationales ou l'International Institute for Strategic Studies). De façon générale, l'ensemble de ces documents nationaux et internationaux témoigne d'un alignement important, phénomène indubitablement lié à l'intégration de la plupart de ces États au sein des grandes organisations de sécurité et de défense – l'OTAN et l'ONU en premier lieu, et dans une moindre mesure l'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe (OSCE) et l'UEO. Par leur imbrication mutuelle, ils instituent un récit sécuritaire continu (même si pas complètement homogène)[20]. Sur le fond, on décèle dans l'ensemble de ces textes,des considérations sur l'extension du champ de la sécurité. La sécurité ne concerne plus uniquement le territoire national et sa protection. En ce sens, ils confirment la redéfinition effectuée par les discours libéraux évoqués préalablement. Toutefois, une lecture plus attentive montre que ces textes ont élargi la notion de sécurité telle que définie par les libéraux en y ajoutant leur propre interprétation : au respect de la démocratie et des droits de l'homme s'ajoutent les questions relatives au terrorisme, à la prolifération des armes nucléaires, biologiques, chimiques et des missiles balistiques, aux États voyous, au fondamentalisme, au nationalisme, aux risques environnementaux, à la raréfaction des ressources ou encore aux déséquilibres régionaux[21]. Sur un plan bureaucratique, cette multiplication des menaces évoquées s'explique par le souci des institutions en charge de la sécurité de préserver leur pertinence institutionnelle (et leurs budgets) après la fin de la guerre froide, quitte à exagérer l'imminence des menaces évoquées[22]. Au final, ces discours établissent un *continuum* qui passe pour évident entre la sécurité des États européens et américains et ce qui se déroule dans une zone définie comme « l'extérieur ». Ils envisagent une large palette d'options diplomatico-militaires : la dissuasion, le combat classique (en moindre mesure que durant la guerre froide), la gestion de crise ou le rapatriement des nationaux en danger sont par exemple évoqués. Sur la forme enfin, la crédibilité de ces documents dépend du statut « officiel » dont ils peuvent se prévaloir. Ce statut est lui-même lié au fait que ces textes n'ont pas d'auteurs au sens classique du terme. Ce sont des documents rédigés par un collectif et signés par une autorité politique (un ministre ou un chef d'État par exemple). Ils tendent cependant à cacher le nom de leurs rédacteurs réels. Généralement, cette information n'est pas tant secrète que de nature opaque. Des recherches complémentaires s'imposent pour trouver le nom de leurs véritables auteurs. Ce phénomène participe sans aucun doute à la mise en place d'un dispositif de solennité dont l'objectif est de donner une impression de monolithisme. Autrement dit, plus les auteurs s'effacent, plus il est difficile de formuler une critique portant sur le profil de ces auteurs, leurs influences, leurs compétences ou encore les intérêts personnels qu'ils promeuvent à travers ces discours. Ajoutons enfin, sans surprise, qu'à partir de 2001, les discours politiques de sécurité et de défense se font de plus en plus pressants sur le dossier du terrorisme qui tend à être évoqué de manière beaucoup plus systématique pour justifier des interventions (le terrorisme était déjà mentionné comme une menace

18. *Ibid.* Des documents de ce type verront encore régulièrement le jour en Europe après cette date.

19. À partir du 2008, le document est rebaptisé *National Defense Strategy*.

20. Mere Kuus, « 'All We Need is NATO'?: Euro-Atlantic Integration and Militarization in Europe », in Alan Ingram, Klaus Dodds (dir.), *Spaces of Security and Insecurity: Geographies of the War on Terror*, Farnham, Ashgate, pp. 185-202.

21. Mikkel Vedby Rassmussen, *The Risk Society at War: Terror, Technology and Strategy in the Twenty-First Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

22. Voir par exemple : David Mutimer, *The Weapons State: Proliferation and the Framing of Security*, Boulder, Lynne Rienner, 2000.

potentielle bien avant cette date)[23]. La principale évolution que révèlent les documents stratégiques produits par l'administration Bush, c'est l'affirmation d'une doctrine préventive[24].

La troisième formation discursive constitue ce que François Debrix a appelé une « géopolitique de tabloïds », en référence à la presse populaire sensationnaliste[25]. Cette catégorie de discours se positionne à l'intersection du journalisme classique et de la culture populaire. Bien que ces écrits soient loin de former un ensemble homogène, ils partagent quelques caractéristiques communes essentielles. Tout d'abord, ils sont porteurs d'une représentation du monde en décalage complet par rapport à la réalité. Ce qui est privilégié par leurs auteurs, c'est une narration dramatique des événements internationaux visant à attiser l'intérêt du lectorat par la peur. Ce faisant, ces auteurs tracent une ligne de démarcation entre les États-Unis et/ou l'« Occident » et le reste du monde (l'Afrique, l'Asie, l'Orient, le Sud, les États pauvres, les zones majoritairement peuplées de populations musulmanes, etc.) dont il faudrait se méfier[26]. Ajoutons aussi que les discours de ce type ne constituent par une nouveauté totale. De longue date déjà, des « experts » expriment des opinions radicales dans la presse à propos des questions de défense. Au XIX^e^ siècle, ce sont entre autres les officiers prusso-allemands à la retraite qui exposent leurs inquiétants points de vue nationalistes et militaristes dans les revues de l'époque. Entre le XIX^e^ siècle et la première moitié du XX^e^ siècle, ce sont les pères fondateurs européens de la géopolitique classique (tels que Ratzel ou Mackinder) qui reprennent le flambeau sur un registre impérialiste assumé[27]. Pendant la guerre froide, c'est au tour du *Reader's Digest* de diffuser des articles de géopolitique populaire et anticommuniste aux États-Unis. Ce genre de discours revient en force au cours des années 1990 et 2000 aux États-Unis, notamment dans le contexte de la crainte d'un bug informatique en 2000, puis plus encore dans le sillage des attentats du 11 septembre 2001. Selon François Debrix, les « *pundits* » se focalisent ensuite tour à tour sur la continuité de la *realpolitik* basée sur des conflits de civilisations[28], sur l'équilibre des puissance[29], sur un risque d'anarchie mondiale généralisée[30], sur l'existence de zones dangereuses non arrimées à la dynamique de mondialisation économique[31], sur la nécessité d'une attitude musclée à l'encontre d'États tels que l'Irak, l'Iran ou encore la Libye[32]. Ajoutons qu'aux États-Unis, la spectacularisation de la politique internationale est également renforcée par les passages à la télévision d'anciens généraux qui rendent compte au public des opérations militaires sur un mode comparable à celui adopté pour commenter un événement sportif. James Der Derian a ainsi noté l'intervention des généraux Wesley Clark et Donald Shepperd sur CNN, William L. Nash et Richard Hawley sur ABC, William Kernan et Joe Ralston sur CBS, Barry McCaffrey et Montgomary Meigs sur NBC, Robert Scales sur NPR, sans compter de nombreux autres anciens militaires travaillant pour le compte de Fox News[33]. Pour terminer, la géopolitique de tabloïds

23. Sur la construction de cette connexion, voir par exemple : Erika G. King, Robert A. Wells, *Framing the Iraq War Endgame: War Denouement in the Age of Terror*, New York, Palgrave, 2006.

24. Barbara Delcourt, « Les dommages collatéraux de la nouvelle stratégie états-unienne : de la sécurité collective à la sécurité sélective », in Barbara Delcourt, Denis Duez, Éric Remacle (dir.), *La Guerre d'Irak. Prélude d'un nouvel ordre international ?*, Bruxelles, PIE/Peter Lang, 2004, pp. 21-39.

25. François Debrix, *Tabloid Terror: War, Culture, and Geopolitics*, Londres, Routledge, 2007.

26. Voir aussi : Bradley S. Klein, « How the West Was One: Representational Politics of NATO », *International Studies Quarterly*, vol. 34, n°3, 1990, pp. 311-325.

27. Il s'agit là d'éléments bien mis en évidence par la « géopolitique critique » : Gearóid Ó. Tuathail, *Critical Geopolitics: The Politics of Writing Global Space*, Londres, Taylor & Francis, 1996 ; Klaus Dodds, David Atkinson (dir.), *Geopolitical Tradition: A Century of Geopolitical Thought*, Londres et New York, Routledge, 2000.

28. Benjamin Barber, *Jihad vs. McWorld*, New York, Ballantine Books, 1995 ; Samuel P. Huntington, *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, New York, Simon & Schuster, 1996.

29. Zbigniew Brzezinski, *The Grand Chessboard,* New York, Basic Books, 1997.

30. Robert D. Kaplan, *Warrior Politics*, New York, Vintage, 2003.

31. Thomas Barnett, *The Pentagon's New Map*, New York, Putnam, 2004.

32. Victor David Hanson, *An Autumn of War*, New York, Anchor Books, 2002 ; Michael Ledeen, *The War Against the Terror Masters*, New York, St. Martin's Griffin, 2003.

33. James Der Derian, « Who's Embedding Whom ? », 9/11 INFO Interventions, 26 mars 2003 (www.watsoninstitute.org/infopeace/911/article.cfm?id=49, consulté le 29 juillet 2013). Sur l'esthétisation dans le domaine sécuritaire, voir aussi : Eyal Ben-Ari, Sabine Frühstück, « The Celebration of Violence: A Live-Fire Demonstration Carried out by Japan's Contemporary

se manifeste également dans d'autres États de la zone euro-atlantique (en Grande-Bretagne, voir par exemple les éditos de l'historien militaire John Keegan[34]). Toutefois, ce genre de discours n'y est pas aussi développé et agressif qu'aux États-Unis.

Peut-on là aussi parler de nouvelle redéfinition de la sécurité en ce qui concerne cette troisième formation discursive ? À notre avis, oui. De nombreux discours s'y rattachant prennent appui sur ceux des autres formations pour établir la frontière entre « Eux » et « Nous » et identifier une multiplicité de nouvelles menaces. Mais, en même temps, de par leur radicalité, certains de ces textes donnent à penser qu'une nouvelle forme d'interprétation sécuritaire est à l'œuvre. Celle-ci rapprocherait le discours sécuritaire de sa forme initiale du début de la guerre froide à travers sa remilitarisation.

En définitive, les formations discursives évoquées n'offrent pas tant un reflet fidèle du monde, dont elles ne donnent que des descriptions très grossières, qu'elles ne l'interprètent. Elles construisent une « *weltanschauung* », une représentation du monde. Si les différences entre les formations présentées sont significatives, il est néanmoins plus intéressant pour notre propos de mettre en évidence ce qui les unit, à commencer par de nombreuses références à l'idéal démocratique et libéral. Cet idéal est globalement présenté comme indiscutable : il est à la fois une sorte d'impératif moral et d'horizon indépassable. Il est construit comme un surplomb auquel il est à la fois juste et nécessaire de se soumettre. Dès lors, les divergences entre les formations portent davantage sur les moyens (plus ou moins militarisés) à mettre en œuvre et les priorités à accorder à tel ou tel dossier.

Autre caractéristique partagée par beaucoup de ces discours, la production d'une image angoissante du monde par l'évocation de risques et menaces en tout genre[35]. À ce niveau, les plus radicaux de ces discours peuvent même être qualifiés de paranoïaques. Ils entretiennent la conviction que l'« Occident » évolue dans un monde d'après-guerre froide qui est, au minimum, désordonné et, au pire, dangereux. D'après nombre de ces discours, il serait d'ailleurs moralement nécessaire de se battre pour repousser la « barbarie ». Plus encore, on y décèle également une tendance à faire de l'absence de développement, et donc de la pauvreté, une menace.

Comme le souligne François Debrix, la violence s'impose progressivement comme un outil de salut dans certains de ces discours[36]. L'ordre international présenté comme chaotique, et donc plus proche de la « nature » que de la « civilisation », doit être rectifié, si nécessaire par l'usage de la force[37]. Plus encore, dans cette optique, l'usage de la force se conçoit comme un acte de rédemption, un sacrifice fait par les sociétés « occidentales » au profit du reste du monde. Sacrifice qui serait d'autant plus grand que ces mêmes sociétés « occidentales » ont un rapport de plus en plus problématique à la violence, qu'elles tendent paradoxalement à rejeter comme mode acceptable de résolution des différends.

De concert, ces agrégats discursifs constituent le plan d'émergence sur lequel le régime technostratégique va fleurir après 1991. Ils servent non seulement à rendre les interventions pensables, voire même souhaitables, mais aussi à légitimer une réflexion opérationnelle sur l'emploi de la force. En fait, c'est par référence à ce surplomb que les discours technostratégiques acquièrent une finalité nécessaire à leur plein épanouissement.

---

Military », *American Ethnologist*, vol. 30, n°4, 2003, pp. 540-555.

34. Derek Gregory, *The Colonial Present: Afghanistan, Palestine, Iraq*, Oxford, Blackwell, 2004, p. 253 ; « Obituary – Sir John Keegan », *Daily Telegraph*, 26 octobre 2012.

35. Didier Bigo, « La mondialisation de l'(in)sécurité : réflexions sur le champ des professionnels de la gestion des inquiétudes et analytique de la transnationalisation des processus d'(in)sécurisation », *Cultures & Conflits*, n°58, été 2005, pp. 53-101 ; Jutta Weldes *et al.* (dir.), *Cultures of Insecurity: States, Communities, and the Production of Danger*, Minneapolis et Londres, University of Minneapolis Press, 1999.

36. François Debrix, *Tabloid Terror*, *op. cit.* Sur la violence en tant que moyen de salut, voir Richard Slotkin, *Regeneration Through Violence: The Mythology of the American Frontier, 1600-1860*, Norman, University of Oklahoma Press, 1973.

37. Autrement dit, les interventions sont conçues comme un dispositif disciplinaire sur la scène internationale. Voir aussi Derek Gregory, *The Colonial Present, op. cit.*

## Les constellations technostratégiques

C'est donc sur ce plan d'émergence que les experts civils et militaires vont adosser les constellations technostratégiques, c'est-à-dire de vastes ensembles discursifs qui ont pour spécificité de déterminer les meilleures options armées pour affronter les risques, les menaces et l'insécurité préalablement présentés. Avant de décrire les composantes de ces constellations que forment ces discours stratégiques, il convient de mettre en évidence les caractéristiques qu'elles partagent.

Pour commencer, le plan d'émergence est conçu comme le lieu d'édification des objectifs politiques et/ou éthiques. Pour le dire d'une autre façon, les discours qui vont être présentés sont tous « clausewitziens » en ce qu'ils prennent (à tort selon nous) pour une évidence le fait que la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens. Loin d'y voir l'effet d'une construction sociale méritant une investigation poussée, ils assument la « naturalité » de cette continuité entre politique et guerre. Sur un plan plus pratique, les discours technostratégiques se penchent sur les outils au service de ces finalités. Par effet de rétroaction, ils contribuent aussi à légitimer les discours constituant le plan d'émergence. Chaque fois que les discours technostratégiques les sollicitent en tant que fondement, ils renforcent la position d'autorité du plan d'émergence (c'est-à-dire la conviction « clausewitzienne »).

Puis, ces discours technostratégiques jouent un rôle de véridiction quant aux capacités d'intervention. Autrement dit, à partir d'une focalisation sur les modalités opérationnelles, ces discours établissent et confirment (entre autres à force de répétition) ce qui doit être pensé comme militairement faisable. C'est aussi par ce biais qu'ils concourent à la normalisation des interventions au sein des appareils en charge de l'exécution des décisions en matière de sécurité. Il joue sur un registre de type : « c'est techniquement faisable, donc cela peut être politiquement envisagé ». *A contrario*, ces discours ne s'interrogent que de manière superficielle, voire pas du tout, sur les motivations de ceux qui ont été qualifiés d'ennemis.

Ensuite, pour répondre aux anxiétés instillées par les écrits mettant en scène le chaos international, rien de tel que de proposer des solutions qui mettent l'emphase sur la maîtrise à travers une mise en intrigue « rationnalisante » de l'usage de la force. Les discours technostratégiques se présentent donc comme l'antithèse de la violence sauvage, barbare, sadique ou encore mystique[38]. Ils cherchent à rassurer en mettant en évidence une violence professionnalisée. En définitive, la dialectique inquiéter/rassurer est éminemment structurante dans la construction du régime technostratégique.

Pour terminer, les discours technostratégiques interventionnistes se répartissent en deux constellations distinctes. Il y a tout d'abord celle qui trouve son origine dans les discours sur la Révolution dans les affaires militaires (RMA). C'est la constellation « style guerrier classique ». Puis il y a celle qui repose sur une série de réflexions sur les opérations de maintien de la paix, l'« approche globale », la contre-insurrection ou encore les « opérations autres que la guerre » (Operations Other Than War, OOTW). C'est la constellation de « style guerrier colonial » ou « policier ». Notons néanmoins qu'il n'existe pas de ligne de séparation nette entre les deux constellations. Çà et là, les discours établissent des connexions entre elles (par exemple lorsque tel article évoque un lien entre contre-insurrection et RMA).

Partant, les constellations sont faites de strates discursives, c'est-à-dire de « sous-constellations » qui s'organisent autour de quelques grandes thématiques technostratégiques, qui, même si elles ne s'ajustent pas parfaitement, tendent à s'emboîter les unes dans les autres. Ainsi, dans de nombreux cas, chacune de ces strates, plutôt que de rejeter la précédente, tend à en recycler les idées pour son

38. Certains chercheurs pensent néanmoins que la violence guerrière contemporaine doit être appréhendée sur le mode sacrificiel (et donc mystique d'une certaine manière). Selon cette conception, les victimes des violences technostratégiques sont des boucs émissaires des dysfonctionnements des sociétés qui prennent la décision de mener des guerres. Gregor Noll, « Sacrificial Violence and Targeting in International Humanitarian Law », in Ola Engdahl, Pål Wrange, *Law at War: The Law as it Was and the Law as it Should Be*, Leiden, Martinus Nijhoff Publishers, 2012, pp. 101-112 ; David Keen, *Endless War? Hidden Functions of the War on Terror*, Londres, Pluto, 2006 ; Mondher Kilani, *Guerre et sacrifice. La violence extrême*, Paris, PUF, 2006. D'autres analyses mettent en évidence la sauvagerie sur le terrain des solutions prônées par les discours technostratégiques. Voir Martin Shaw, *The New Western Way of War, op. cit*.

propre usage. Du fait de la multiplicité de textes coexistant, les déplacements de sens ainsi opérés de strate en strate ne sont pas toujours évidents à percevoir pour ceux qui ne se trouvent pas au cœur de l'appareil de production des discours.

## La constellation « classique »

La constellation discursive du « style guerrier classique » est composée de trois strates.

La première est formée par les discours sur la RMA qui apparaissent au début des années 1990. Ils émanent d'un réseau d'experts, principalement des civils issus du monde académique et des think tanks (en particulier la RAND Corporation), et d'anciens militaires. Au cœur de ce réseau, l'Office of Net Assessment, un centre de recherche du Pentagone autour duquel gravitent des experts tels qu'Andrew Marshall, Eliot Cohen, Andrew Krepinevich, Stephen Peter Rosen, Thomas Mahnken, Barry D. Watts ou encore Williamson Murray[39]. Notons au passage que plusieurs des membres de ce réseau sont proches des milieux industriels de défense. C'est donc ce réseau qui soutient l'idée de RMA selon laquelle la conduite de la guerre a radicalement changé. Pour les tenants de ces discours, du fait de l'introduction de nouvelles technologies qui permettent de détruire l'adversaire à grande distance et avec précision, la guerre ne doit plus être envisagée sur le mode « attritionnel » privilégiant la quantité. Pour étayer leur vision, ils élaborent une narration qui connecte trois composantes. La première s'appuie sur une relecture de la notion de Révolution militaire technique (RTM) élaborée par les Soviétiques (notamment par le maréchal Ogarkov) pendant les années 1970[40]. Les Américains reconnaissent que les Soviétiques avaient pressenti l'avènement d'un changement important dans le domaine militaire par leurs analyses de l'évolution des moyens mis en œuvre par le Pentagone à l'époque. Les experts américains récupèrent donc le terme de révolution mais lui donnent une signification plus large, affirmant que l'effet n'est pas uniquement technique mais aussi organisationnel et doctrinal. Ensuite, les tenants de la RMA insistent sur les liens qui unissent le concept à la doctrine AirLand Battle telle que formalisée par les officiers issus du Training and Doctrine Command (TRADOC) et du Command and General Staff College (CGSC) de l'US Army dans les manuels FM 100-5, *Operations,* de 1976, 1982 et 1986[41]. Par ce biais, ils présentent donc le changement révolutionnaire dans la conduite de la guerre comme le résultat d'un processus qui trouve ses origines dans la guerre froide, lorsque les militaires américains (et leurs alliés de l'OTAN) cherchaient à compenser leur infériorité numérique par une suprématie technologique sur les forces du pacte de Varsovie. Dans cet esprit, la suprématie technologique devait garantir l'anéantissement de larges formations mécanisées/blindées permettant d'attaquer le dispositif ennemi dans la profondeur. Enfin, troisième composante, les tenants de la thèse de la RMA affirment que la doctrine AirLand Battle a fait ses preuves lors de la guerre du Golfe de 1991. À travers une narration simplifiée, et en mettant en évidence le rôle des armements guidés, de l'appareillage de surveillance électronique du champ de bataille et de la puissance aérienne, ce conflit concrétise selon eux l'avènement d'une nouvelle ère de la guerre[42]. La réflexion soviétique, AirLand Battle et la guerre du Golfe sont donc les points de ralliement

39. Christophe Wasinski, « Créer une Révolution dans les affaires militaires : mode d'emploi », *Cultures & Conflits*, n°64, hiver 2006, pp. 149-164 ; Stephen Peter Rosen, « The Impact of the Office of Net Assessment on the American Military in the Matter of the Revolution in Military Affairs », *Journal of Strategic Studies*, vol. 33, n°4, 2010, pp. 469-482 ; Robert R. Tomes, *US Defense Strategy from the Vietnam War to Iraqi Freedom: Military Innovation and the New American Way of War, 1973-2003*, Londres, Routledge, 2007. Voir aussi l'excellente analyse de Jean-Loup Samaan, *La RAND Corporation (1989-2009) : la reconfiguration des savoirs stratégiques*, Paris, L'Harmattan, 2010.

40. Dima P. Adamsky, « Through the Looking Glass: The Soviet military-Technical Revolution and the American Revolution in Military Affairs », *The Journal of Strategic Studies*, vol. 31, n°2, 2008, pp. 257-294.

41. Paul H. Hebert, *Deciding What Has to Be Done: General William E. DePuy and the 1976 Edition of FM 100-5, Operations*, Fort Leavenworth Papers n°16, CSI – USACGSC, 1988 ; John L. Romjue, *From Active Defense to AirLand Battle: The Development of Army Doctrine 1973-1982*, TRADOC Historical Monograph Series, juin 1984. Ajoutons que, pendant les années 1980 et 1990, l'US Air Force, le Marine Corps, l'US Navy ainsi que les forces armées des alliés des États-Unis s'inspireront de l'US Army en matière de rénovation doctrinale.

42. Dans les faits, il s'agit d'un récit qui prend beaucoup de liberté par rapport au déroulement des opérations dans le Golfe.

des experts de la « guerre classique » qui pensent la stratégie sur un mode *hi-tech*. Ce discours affirme l'existence d'une forme d'évolutionnisme technique, d'une marche inéluctable vers une plus grande efficacité en matière de destruction militaire. Ultérieurement, l'idée de changement dans la conduite de la guerre est reprise dans une version adaptée (et édulcorée) par les bureaucraties de l'US Navy (*Forward… From the Sea*, 1994), de l'US Army (*Army Vision 2010*, 1996) et de l'US Air Force (*Global Engagement: A Vision for the US Air Force in the 21st Century*, 1997). Les futurologues Alvin et Heidi Toffler popularisent même la notion dans un best-seller intitulé *War and Anti-War* (1993). La notion de RMA connaît également une certaine diffusion à l'étranger, en particulier chez les alliés des États-Unis. Une Defense Capabilities Initiative, visant à la modernisation des forces européennes, est adoptée au sein de l'OTAN. L'objectif est clairement de voir l'Europe adopter le concept de RMA[43]. Ajoutons toutefois que, dans les faits, au sein des forces armées américaines comme parmi celles des alliées, le discours de la RMA ne se traduit pas toujours par des changements drastiques dans les structures et les doctrines militaires officielles. Notons également que le discours sur la RMA relègue à l'arrière-plan les armements nucléaires pour célébrer la puissance militaire conventionnelle, sa nouvelle efficacité et sa précision.

La deuxième strate discursive trouve son origine dans une réflexion sur le rôle de la puissance aérienne menée par l'école dite de la paralysie. En la matière, il faut souligner l'impact des écrits de quelques officiers de l'US Air Force, parmi lesquels le colonel John Boyd (un vétéran de la guerre de Corée qui fait connaître ses conceptions dans des briefings qu'il présente inlassablement aux membres du Pentagone, les diapositives de ces mêmes briefings ayant connu par la suite une large diffusion informelle), le colonel John Warden (un des planificateurs de la campagne aérienne de la guerre du Golfe qui rédigea *The Air Campaign*, 1988) et le général David Deptula (un autre planificateur de la campagne aérienne de la guerre du Golfe et auteur de *Effects-Based Operations: Change in the Nature of War*, 2001)[44]. Leurs idées circulent ensuite dans de nombreuses publications professionnelles (en particulier dans *Airpower Journal*, *Air Force Magazine*, *Armed Forces Journal International*, *Joint Forces Quarterly*)[45]. Sur le fond, cette pensée accepte les attendus principaux du discours sur la RMA, auquel elle contribue à sa manière. Elle confirme l'avènement d'un changement radical dans la conduite de la guerre. Elle se pose ensuite comme une adaptation-réaction à la doctrine AirLand Battle. Cette dernière concevait surtout l'aviation en tant que moyen auxiliaire au service des opérations terrestres. Pour les prophètes de la paralysie, la guerre du Golfe prouve que l'aviation a un rôle bien plus déterminant que les forces terrestres[46]. L'armée de l'air affirme haut et fort la prééminence des aéronefs dans ce conflit, prééminence qui est revendiquée avec encore plus d'aplomb au lendemain de la guerre du Kosovo (1999). Enfin, pour les théoriciens de la paralysie, il est possible d'étudier et de planifier les effets directs et indirects des destructions militaires. Ces théoriciens sont convaincus que l'on peut évaluer avec précision ces effets non seulement dans la sphère militaire mais aussi dans les domaines politique, économique et sociétal. Les effets psychologiques sont par ailleurs amplement mis en évidence par l'école de la paralysie. Selon ses tenants, cet effet procède dans une large mesure de la vitesse à laquelle les opérations sont menées. Assez rapidement, ce type de pensée prend également pied en dehors du champ de la puissance aérienne *stricto sensu*. Des officiers des autres composantes des forces armées

---

Pour un compte-rendu plus nuancé, voir Rick Atkinson, *Crusade: The Untold Story of the Persian Gulf War*, Boston, Houghton Mifflin Harcourt, 1993.

43. Pour plus de détails sur la diffusion de ces conceptions au sein des États européens, voir Alain De Nève, Raphaël Mathieu, *Les Armées d'Europe face aux défis technologiques et capacitaires*, Bruxelles, Bruylant, 2005.

44. Grant T. Hammond, *The Mind of War: John Boyd and American Security*, Washington DC, Smithonian Books, 2001 ; David S. Fadok, « John Boyd and John Warden: Air Power's Quest for Strategic Paralysis », in Philip S. Meilinger (dir.), *The Paths of Heaven: The Evolution of Airpower Theory*, Maxwell AFB, Air University Press, 1987, pp. 357-398.

45. Pour un compte-rendu de la littérature sur le sujet, voir Z. Jobbagy, *Literature Survey on Effects-Based Operations. A PhD Study on Measuring Military Effects and Effectiveness*, La Haye, 2003 (www.iwar.org.uk/rma/resources/ebo/Literature_survey_on_Effects-Based_Operations.pdf, consulté le 27 décembre 2012).

46. Les tenants de la première strate discursive étaient plus prudents à l'égard du rôle de la puissance aérienne. Cette prudence est perceptible dans le document élaboré par des experts proches de l'Office of Net Assessment sur le rôle de la puissance aérienne lors de la guerre du Golfe et son impact possible dans le contexte d'une Révolution dans les affaires militaires : Thomas A. Keaney, Eliot A. Cohen, *Gulf War Air Power Survey Summary Report*, Washington DC, GPO, 1993.

ainsi que des experts issus de centres de recherche privés comme la RAND, l'Institute for Defense Analyses (IDA) ou le Defense Group Inc. se réapproprient ce genre d'idées. On leur doit par exemple l'ouvrage *Shock & Awe* (1996) dirigé par Harlan K. Ullman et James P. Wade et publié par la National Defense University. On leur doit également la notion de Rapid Decisive Operations (RDO) qui émerge au sein du Joint Force Command (*Rapid Decisive Operations White Paper,* 2001). Plus tardivement, vers 2004-2005, on voit aussi apparaître au sein de l'US Army la notion de Systemic Operational Design (SOD) dans les documents du Capabilities Integration Center du TRADOC, rédigé avec le soutien de la société de consultance Booz Allen Hamilton. Ceux-ci s'inspirent pour partie des travaux de l'officier israélien Shimon Naveh (auteur de *In Pursuit of Military Excellence*, 1997), fondateur controversé du défunt Operational Theory Research Institute[47]. Ce qui unit ces discours, c'est avant tout l'accent mis sur la capacité, réelle ou imaginaire, à mettre en œuvre des opérations brutales, courtes et ciblées à tous les niveaux grâce aux nouveaux moyens technologiques à disposition des militaires[48]. Dans l'ensemble de ces travaux, les auteurs reprennent encore les attendus des discours sur la RMA en en radicalisant les caractéristiques principales (au point, parfois, de perdre une part de leur crédibilité auprès de leur lectorat militaire). Ils insistent aussi sur le fait que, selon eux, la guerre est devenue beaucoup plus efficace et provoque moins de morts et de destructions. Ces discours se connectent aussi, de façon assumée, à une lecture simplifiée de la *Blitzkrieg* allemande de la Seconde Guerre mondiale, qui avait également inspiré les promoteurs de l'AirLand Battle et de la RMA. C'est aussi par ce biais qu'ici encore, ils mettent l'accent sur les effets psychologiques des armements modernes (effets qui sont parfois comparés, de manière plus ou moins métaphoriques, aux armes nucléaires). Outre les exemples historiques qui concernent la *Blitzkrieg*, l'AirLand Battle et la guerre du Golfe, les discours de cette strate s'appuient très largement sur des formulations qui se veulent scientifiques. Plus prosaïquement, cela a tendance à se traduire par la production d'un jargon (ainsi, les tenants de ces approches parlent-ils d'*Effects-Based Knowledge*, de *Systems-of-Systems Analysis*, d'*Operational Planning Process*, etc.). Ce « désir de faire science » se retrouve aussi dans les efforts déployés pour donner à ces approches leurs lettres de noblesse épistémologiques. Pour ce faire, certains discours s'attachent principalement non pas à expliquer comment l'approche doit fonctionner sur le terrain mais à la justifier par des références à d'autres textes appartenant à la même strate ou par une relecture « adaptée » de théoriciens classiques de la stratégie (comme Clausewitz, Hans Delbrück ou Liddell Hart). Vu de l'extérieur, ces discours donnent l'impression de n'être que très faiblement connectés au vécu des soldats sur le champ de bataille ou même à celui des hommes officiant dans les centres de commandements opérationnels. Tout comme le discours sur la RMA, les discours relatifs à la paralysie connaissent néanmoins une diffusion transnationale, en particulier *via* l'OTAN (voir aussi *infra* à propos des EBAO)[49].

La troisième strate est celle de la « transformation ». Émanant également des États-Unis, elle incorpore largement les deux discours précédents tout en mettant l'accent de manière plus agressive sur la restructuration des forces en vue d'améliorer leur capacité de déploiement rapide. C'est au sein de cette strate discursive qu'il faut situer la publication de *Breaking the Phalanx* (1997) du colonel Douglas A. Macgregor. Dans cet ouvrage, ce tankiste vétéran de la guerre du Golfe remet en question la pertinence des grosses structures militaires au sein de l'US Army. Selon lui, les évolutions technologiques réduisent la nécessité d'agir en masse avec des divisions. En conséquence, il promeut une réforme en faveur de structures de combat moins volumineuses, des brigades renforcées qu'il nomme *« combat groups* ». Ces idées trouveront un certain écho dans l'armée de terre américaine sous l'impulsion de son chef d'état-major, le général Eric Shinseki (US Army White Paper, *Concepts for*

47. L'aspect controversé du personnage tient pour partie à son franc-parler. Ses détracteurs pensent aussi que nombre de ses idées sont fumeuses. Pour plus de détails, lire Eyal Weizman, *Hollow Land: Israël Architecture of Occupation*, Londres, Verso, 2007, p. 187 *sq*.

48. Antulio J. Echevarria, *Rapid Decisive Operations: An Assumptions-Based Critique*, Carlisle Barracks, Strategic Studies Institute, 2001, p. 18.

49. Theo Farrell, Sten Rynning, « NATO's Transformation Gaps: Transatlantic Differences and the War in Afghanistan », *Journal of Strategic Studies*, vol. 33, n°5, 2010, pp. 673-699.

*Objective Force*, 2001). À travers ces initiatives, Shinseki cherche à garantir la pertinence stratégique de l'US Army mise à mal lors de la guerre du Kosovo, qui fut d'abord une guerre aérienne. Dès lors, le plan Shinseki devait servir à prouver que l'US Army pouvait se projeter efficacement et rester un outil politique efficace. Il faut ensuite mentionner la réflexion de certains membres de l'US Navy en matière de Network-Centric Warfare (NCW, soit « guerre réseaucentrée »). Elle est popularisée par les travaux du vice-amiral Arthur Cebrowski, de l'analyste civil John J. Gartska (« Network-Centric Warfare: Its Origin and Future », *Proceedings of the US Naval Institute*, janvier 1998) et de l'amiral William A. Owens (*Lifting the Fog of War*, 2000). Dans cette approche, les forces armées sont conçues comme des systèmes interconnectés dont les hiérarchies sont « aplaties ». Les composantes du réseau dotées des moyens électroniques modernes partagent leurs informations en vue de rendre le champ de bataille aussi transparent que possible. Pour les tenants de la guerre réseaucentrée, les armées les plus efficaces sont celles qui disposeront du meilleur maillage électronique en matière de commandement et de contrôle. Ces armées seront en fait capables de tuer plus d'ennemis avec des moyens moins nombreux mais plus sophistiqués. À terme, les tenants de ce discours veulent mettre à bas la prépondérance des grosses unités mécanisées. Leur objectif est d'alléger les forces armées pour faciliter leur projection. Informé notamment par l'ouvrage *Breaking the Phalanx*, le secrétaire à la Défense Donald Rumsfeld se fait le chantre dans ses discours d'une modernisation des forces armées, appelée « transformation », qui intègre l'idée de guerre réseaucentrée[50]. Comme l'écrira un journaliste : « À tort ou à raison, pour le meilleur ou pour le pire, Donald Rumsfeld est depuis longtemps considéré par le public comme le visage de la guerre réseaucentrée[51] ». C'est pour faire avancer la cause de la modernisation qu'à son arrivée au Pentagone en 2001, Rumsfeld crée un Office of Force Transformation (OFT), à la tête duquel il place le vice-amiral Arthur Cebrowski[52]. Cebrowski et son équipe d'analystes civils forment une communauté ésotérique qui se rend célèbre par son recours à un vocabulaire obscur et la diffusion de briefings PowerPoint péniblement complexes[53]. Outre l'OFT, cette communauté est également composée de ceux qui travaillent au Command and Control Research Program (CCRP) établi au sein du Pentagone, ainsi que de consultants de la RAND et de la société Evidence Based Research Inc. qui publient des études sur la transformation et la guerre réseaucentrée. Enfin, on trouve un écho favorable à la notion de guerre réseaucentrée et à la *Transformation* dans les discours tenus par les membres du Center for Security Policy, du National Institute for Public Policy et du Project for a New American Century[54]. Malgré les réticences de nombreux officiers, guère convaincus par la volonté de Rumsfeld et de ses conseillers de réduire le format des forces armées et d'alléger les unités, le concept de transformation fait son chemin au sein de l'institution, car les bureaucraties militaires sont tenues de s'aligner sur les choix des décideurs politiques. Dans la foulée, elles contribuent à densifier cette strate discursive, à travers la rédaction de rapports relatifs aux avancées en matière de transformation (les *Army Transformation Roadmap*, *Naval Transformation Roadmap* et *Air Force Transformation Flight Plan* publiés en 2003). Enfin, le discours sur la transformation se diffuse hors des États-Unis. L'OTAN contribue largement à ce processus avec la formation de l'Allied Command Transformation (ACT)[55],

50. Andrew Cockburn, *Rumsfeld: His Rise, Fall, and Catastrophic Legacy*, New York, Scribner, 2007, pp. 98-101.

51. Nous traduisons. Noah Strachman, « Rummy Mostly Mum on Net-Centric Warfare », *Wired*, 24 janvier 2008 (www.wired.com/dangerroom/2008/01/rummy-on-ncw/, consulté le 25 décembre 2012).

52. James R. Blaker, *Transforming Military Force: The Legacy of Arthur Cerbrowski and Network-Centric Warfare*, Westport, Praeger, 2007.

53. Ce qui leur valurent les remarques ironiques d'officiers peu convaincus : « *Too much Powerpoint, not enough progress* ». Mark Mazzetti, « Rethinking The Next War. Arthur Cebrowski: Military Transformer », *US News and World Report*, 29 décembre 2003, p. 70. Nous empruntons la notion de « communauté ésotérique » à Donald MacKenzie, *Inventing Accuracy: A Historical Sociology of Nuclear Missile Guidance*, Cambridge, MIT Press, 1990, p. 13.

54. Pour plus de détails sur les réseaux évoqués, voir William Hartung, Michelle Ciarrocca, « The Military-Industrial-Think Tank Complex: Corporate Think Ranks and the Doctrine of Aggressive Militarism », *Multinational Monitor*, vol. 24, n°1-2, 2003 (http://multinationalmonitor.org/mm2003/03jan-feb/jan-feb03corp2.html, consulté le 29 juillet 2013).

55. Theo Farrell, Sten Rynning, « NATO's Transformation Gaps: Transatlantic Differences and the War in Afghanistan », *art. cit.* ; Philippe Gros *et al.*, *Du* Network-Centric *à la stabilisation : émergence des « nouveaux » concepts et innovations militaires*, rapport n°354, Paris, IRSEM, 2010.

spécifiquement conçu comme courroie de transmission du concept de transformation. L'accueil de ces conceptions varie cependant selon les membres de l'alliance. S'ils sont nombreux à reconnaître l'importance de se doter d'équipements électroniques, ils ne souscrivent pas pour autant au projet de transformation dans ses attendus les plus radicaux (c'est par exemple le cas des Britanniques et de leur Network-Enabled Capacity, NEC). Avec le départ de Rumsfeld du Pentagone en 2006, la fin du projet est annoncée. Les critiques ne tardent pas à établir un lien entre les décisions politiques de Rumsfeld et les situations opérationnelles problématiques en Afghanistan et en Irak. L'intérêt se déplace vers la réflexion contre-insurrectionnelle (cf. *infra*). Toutefois, divers projets symbolisant une armée conventionnelle *hi tech* (comme la production de nouveaux avions de chasse ou sous-marins) ne sont pas abandonnés des forces armées américaines et de leurs alliés[56]. En définitive, il faut probablement s'attendre à une reconfiguration des discours issus de la RMA dans les années à venir plutôt qu'à leur extinction.

Retenons que ces trois strates déploient une narration qui crédibilise l'option militaire par une représentation positive de la technologie. À travers leurs références à des moyens *hi tech* (les systèmes électroniques de commandement et de contrôle, les capteurs en tout genre et les missiles guidés) dont la précision est vantée, ces discours produisent un imaginaire « vertueux » et « civilisé » de la guerre[57]. Dans cette imaginaire, la guerre est une affaire « professionnelle » et « chirurgicale ». Par ce biais aussi, ces discours tendent à réactiver la possibilité de la « bonne guerre »[58]. Cette représentation, dont le modèle emblématique n'est autre que la Seconde Guerre mondiale, maintient vivante les idées selon lesquelles les conflits visent des objectifs clairement définis (l'anéantissement des forces ennemies et la capitulation politique) et les ennemis sont clairement identifiables (en référence à des armées nationales régulières fonctionnant sur un mode organisationnel assez similaire à celui des forces armées des États de la zone euro-atlantique). Partant, la guerre peut se concevoir « sans aucune difficulté » sous l'angle d'un problème strictement technique.

## La constellation « policière »

La seconde constellation discursive est qualifiée de « policière » ou « coloniale ». Elle se compose également de trois strates qui s'articulent les unes aux autres, sans toujours s'emboiter parfaitement.

La première strate apparaît au début des années 1990 avec les nouvelles missions de maintien de la paix qui voient le jour en Somalie, dans les Balkans ou encore à Haïti. Comme nous l'avons vu, la guerre du Golfe de 1991 fut un événement particulièrement important pour les militaires en termes de réflexion stratégique. Cependant, très rapidement, les forces armées de la zone euro-atlantique se trouvent impliquées dans de nombreuses opérations de maintien de la paix très différentes des guerres « classiques »[59]. Il n'est guère plus question de « bonne guerre » ni de guerre *hi tech*. L'ennemi, lorsqu'il y en a un, est protéiforme et la technologie militaire n'a qu'une pertinence limitée dans ce contexte. Qu'à cela ne tienne, des voix se font promptement entendre en faveur de ces nouvelles missions de maintien de la paix. Toutefois, le processus de célébration discursif n'est pas prioritairement le fait des forces armées, où des réticences se font même entendre à l'égard du maintien de la paix. La validation de ces missions provient d'abord des livres blancs sur la défense et autres discours « libéraux humanitaires » (voir *supra*) et des analyses produites par des experts civils travaillant au sein de centres de recherche spécialisés sur les questions de politique internationale et de sécurité (comme la Brookings Institution, le Henry L.

56. Bob Woodward, *Les Guerres d'Obama*, Paris, Denoël, pp. 45-49.

57. James Der Derian, *Virtuous War: Mapping the Military-Industrial Media-Entertainment Network*, Londres et New York, Routledge, 2009 ; Linda R. Robertson, *The Dream of Civilized Warfare: World War I Flying Aces and the American Imagination*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2003.

58. Michael C. C. Adams, *The Best War Ever: America and World War II*, Baltimore, Hopkins University Press, 1993; Studs Terkel, *« La bonne guerre » : Histoire orales de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Amsterdam, 2006.

59. Nous utilisons ici le terme « maintien de la paix » de façon générale pour désigner aussi bien les missions d'observation le long des frontières que le maintien de la paix « robuste » avec emploi de la force.

Stimson Center, le Norwegian Institute of International Affairs ou le United States Institute of Peace). Par ailleurs, la célébration de nouvelles missions est le fait d'articles publiés dans des revues civiles (*Foreign Affairs*, *Survival*, *The Washington Quarterly*) plutôt que dans les revues phares des militaires[60]. Ainsi, au début des années 1990, de nombreux discours de chercheurs, de diplomates et d'hommes politiques interpellent l'institution militaire en prenant pour acquise la faisabilité des nouvelles opérations, malgré des retours d'expérience encore limités. En réponse, les forces armées commencent à produire une réflexion opérationnelle spécifique. Les militaires américains (FM 100-23, *Peace Operations*, 1994), britanniques (Army Field Manual, *Wider Peacekeeping*, 1995), canadiens (B-GL-301-003/Fp. 001, *Operations Land and Tactical Air,* vol. 3, *Peacekeeping Operations*, 1995) ou encore français (*Concept d'emploi des forces*, 1997) développent une doctrine spécifique pour ces opérations[61]. Des efforts sont également entrepris, *via* des échanges transnationaux et avec des succès bureaucratiques variables, pour élaborer une doctrine de l'OTAN en la matière (MC 327, *Military Planning Documents for NATO Support to Peacekeeping*, 1993 ; AJP 1, *Allied Joint Operations Doctrine*, 1994). L'idée centrale que l'on retrouve dans ces textes doctrinaux et dans les débats qui les entourent réside dans l'affirmation selon laquelle la pacification des sociétés est possible (bien que difficile) à condition de mettre en œuvre une série de techniques militaires adaptées[62]. Quels sont les éléments qui soutiennent cette conception ? Premièrement, l'idée selon laquelle « qui peut le plus peut le moins ». Dans la droite ligne des conceptions de la guerre froide, les crises internationales sont classées sur une échelle en fonction de l'intensité de la violence employée. Ainsi, lors de la guerre froide, les barreaux les plus élevés de cette échelle étaient réservés à l'éventualité d'une guerre nucléaire. Après 1991, de nombreux militaires (en particulier au sein des forces armées américaines et de l'alliance atlantique) estiment normal de situer la gestion de crise dans un *continuum* stratégique simplement revu à la baisse. Autrement dit, selon ces derniers, les opérations de maintien de la paix sont des opérations comme les autres impliquant un dosage plus fin quant à l'usage de la force. Deuxièmement, cette conception s'appuie sur un recyclage de la pensée militaire coloniale, lorsque les forces armées européennes contribuaient, selon la formule consacrée, à y maintenir l'ordre. Cependant, la connexion entre les opérations coloniales et le maintien de la paix n'est pas toujours aussi évidente qu'il peut y paraître[63]. S'il est vrai qu'en Grande-Bretagne, elle est assez ouvertement affirmée (à travers un *continuum* qui va du maintien de l'ordre dans l'empire aux opérations des années 1990, en passant par l'Irlande du Nord), ce n'est cependant pas le cas dans de nombreux autres États. Le thème typiquement colonial de la contre-insurrection ne reviendra véritablement en force qu'au cours des années 2000, en particulier dans le contexte des conflits en Afghanistan et en Irak (voir *infra*), bien que la référence aux opérations coloniales demeure sensible, voire tabou. Troisièmement, avec le temps, la faisabilité des opérations se trouve de plus en plus légitimée par la multiplication d'expériences de maintien de la paix. Au sein de cette constellation, il n'y a toutefois pas d'événement historique de ralliement équivalent à la guerre du Golfe pour la constellation classique. C'est bien plutôt la référence à une multitude d'exemples (Somalie, Haïti, Bosnie, etc.) intégrés dans un grand récit qui sert à déterminer la faisabilité d'intervention potentielle. Et pour terminer, il faut noter qu'une part importante des débats sur les opérations de maintien de la paix concerne les prérogatives des organisations internationales (ONU, OSCE, OTAN ou encore UEO). Ces considérations, qui saturent les discours relatifs à la politique internationale, prennent systématiquement pour acquis la faisabilité

60. Il faut être prudent sur cette question car il n'existe pas, à notre connaissance, de données chiffrées sur le sujet. En guise d'illustration, on pourra se référer à Virginia C. Shope, *Peacekeeping: A Selected Bibliography*, Carlisle Barracks, US Army War College Library, janvier 1995 (2e éd. rev. et augm).

61. Patricia Chilton *et al.*, *NATO, Peacekeeping and the United Nations*, BASIC Report 94.1, septembre 1994 ; Henning A. Frantzen, *NATO and Peace Support Operations, 1991-1999: Policies and Doctrines*, Londres, Cass, 2005 ; Christian Olsson, *Conquérir les « cœurs et les esprits » ? Usages et enjeux de légitimation locale de la force dans les missions de pacification extérieures (Bosnie, Kosovo, Afghanistan 1996-2006)*, thèse de doctorat, IEP de Paris, 2009.

62. Les opérations de maintien de la paix (au sens large encore une fois) concernent également des conflits interétatiques. Néanmoins, les débats des années 1990 sur le maintien de la paix se focalisent sur les conflits internes.

63. Pour une analyse fine de cette question, voir Christian Olsson, *Conquérir les « cœurs et les esprits » ?, op. cit.*

opérationnelle de ces missions. En d'autres termes, ils confirment en creux la faisabilité de ces opérations sans vraiment apporter de preuves à ce propos.

La seconde strate renvoie à la complexification des opérations. À l'époque de la guerre froide, les militaires américains disposent de la doctrine AirLand Battle qu'ils jugent adaptée pour faire face aux divisions mécanisées du pacte de Varsovie. Toutefois, dès la fin des années 1970, cette doctrine s'avère insatisfaisante dans le contexte de ce qui est alors nommé des *Low Intensity Conflicts* ou *Light Intensity Conflicts* (conflits de basse ou faible intensité) qui se déroulent dans les États de l'hémisphère sud[64]. Les forces armées américaines élaborent donc, parallèlement à leur doctrine AirLand Battle, un discours technostratégique pour des interventions plus limitées (nous n'en détaillerons pas les composantes ici). L'articulation entre les deux pans doctrinaux n'a cependant jamais été jugée totalement satisfaisante. À la fin de la guerre froide, prenant conscience que ces opérations plus limitées gagnent en importance avec l'extinction de la menace soviétique, les militaires américains font une tentative plus sérieuse de réconciliation doctrinale. Elle se concrétise, au sein de l'US Army, par la publication d'une nouvelle version du FM 100-5, *Operations*, en 1993. Ce manuel s'inscrit non seulement dans la droite ligne de ses prédécesseurs de 1976, 1982 et 1986 qui formalisent l'approche AirLand Battle, mais il intègre aussi des éléments relatifs aux OOTW[65] – ultérieurement, on parlera encore d'opérations de stabilisation et de soutien (Stability Operations and Support Operations, SASO). Catégorie fourre-tout par excellence, les OOTW désignent aussi bien les opérations de maintien de la paix, la contre-insurrection que les opérations d'urgence menées lors de catastrophes naturelles. Par cette entremise, le discours technostratégique affirme la pertinence de l'usage de la force armée sur un spectre opérationnel déplacé et élargi. Prenant acte de ce que l'avènement d'une Troisième Guerre mondiale relève de plus en plus du fantasme, ce discours déplace effectivement son spectre d'action en direction d'opérations d'intensité plus réduite. Par ailleurs, il élargit ce même spectre, toujours du côté de la moindre intensité, en prenant en considération les OOTW. Ajoutons que ces débats doctrinaux se déroulent en parallèle à ceux, présentés dans la strate précédente, plus étroitement focalisés sur le maintien de la paix. Enfin, ces considérations trouvent écho en Allemagne, en France et en Grande-Bretagne. La porte ouverte par les débats relatifs aux OOTW, ainsi que le travail réalisé sur le maintien de la paix dans le cadre de la première strate évoquée, va rapidement générer des discours supplémentaires. La problématique prend de l'ampleur et, toujours aux États-Unis, se voit transposée au niveau des états-majors des différentes branches des forces armées (au travers de documents susmentionnés : US Army, *Army Vision 2010*, 1996 ; US Navy, *Forward… From the Sea*, 1994 ; US Air Force, *Global Engagement: A Vision for the US Air Force in the 21st Century*, 1997) ainsi que dans la sphère interarmée avec les documents *Joint Vision 2010* (1996) et *Joint Vision* 2020 (2000). Ces textes mettent en avant le concept de « Full Spectrum Dominance » selon lequel les militaires doivent se préparer à dominer leurs adversaires dans toutes les catégories d'opérations, qu'il s'agisse d'opérations limitées ou d'un conflit *hi tech* telle que la guerre du Golfe. Au cours des années 2000, cette problématique connaîtra un nouveau rebondissement avec l'émergence de la notion d'Effects-Based Approach to Operations (EBAO, que l'on peut traduire en français par « opérations basées sur les effets recherchés »)[66]. Ce concept est largement inspiré par les travaux du colonel Deptula de l'US Air Force (voir *supra* à propos de l'école de la paralysie), qui y faisait référence sous le terme Effects-

64. Michael T. Klare, « The Interventionist Impulse: U.S. Military Doctrine for Low-Intensity Warfare », in Michael T. Klare, David Kornbluh (dir.), *Low Intensity Warfare: Counterinsurgency, Proinsurgency, and Antiterrorism in the Eighties*, New York, Pantheon, 1988, pp. 49-79 ; Michael McClintock, *Instruments of Statecraft: US Guerilla Warfare, Counterinsurgency, and Counterterrorism, 1940-1990*, New York, Pantheon, 1992 ; John L. Romjue, *American Army Doctrine for the Post-Cold War*, Fort Monroe, TRADOC, 1996.

65. Un manuel opérationnel qui ne porte que sur ce sujet est alors publié. Il s'agit du FM 100-20, *Operations Other Than War* (1995). Il fait suite à un document conjoint de l'US Air Force et de l'US Army : AFP 3-20 / FM 100-20, *Military Operations in Low Intensity Conflict*, 1990.

66. Philippe Gros *et al.*, *Du* Network-Centric *à la stabilisation, op. cit.*, pp. 53-54 ; Christophe Wasinski, « Produire de la capacité de gestion de crise internationale : le cas de l'OTAN pendant les années 2000 », *Cultures & Conflits*, n°75, hiver 2009, pp. 15-31 ; Kurt Wastyn, *Analysis of the Coordination of Security and Development Aspects in NATO Operations*, mémoire réalisé dans le cadre du Post-Graduate Programme in International Politics, Bruxelles, 2007.

Based Operations (EBO). Au niveau interarmes, on modifie donc légèrement l'expression (en y ajoutant le A pour « Approach ») et on lui donne une signification plus « holistique ». C'est ainsi que l'on voit émerger de cette réflexion l'acronyme DIME (pour Diplomatic, Information, Military, Economy) en vue de souligner le fait que la planification militaire doit normalement se penser de façon très large. Ce processus est également poursuivi au sein de l'OTAN où de nombreux documents évoqueront les EBAO (parmi lesquels : *Strategic Vision: The Military Challenge*, 2004 ; *Concepts for Alliance Joint Operations*, 2005[67]). Les forces armées françaises et britanniques s'intéressent aussi au concept, même si elles font montre de prudence, voire de méfiance à son endroit[68]. De fil en aiguille, le concept d'EBAO se présente comme un « méthodologie stratégique » permettant de mener tant des guerres classiques que des opérations de gestion de crise. Deux forces vont cependant se conjuguer pour faire chuter les EBAO de leur piédestal. D'une part, le fait que beaucoup de militaires américains (en particulier au sein de l'US Army et du Corps des Marines) jugent les discours sur les EBAO excessivement jargonnant et fumeux quant à leur ambition de prévisibilité des effets[69]. D'autre part, le fait que la notion d'EBAO, quasiment élevée au rang de doctrine de politique étrangère dérange certains alliés de l'OTAN. Ceux-ci lui préfère une autre notion, jugée plus en accord avec la gestion de crise « à l'onusienne » : l'« approche globale » (Comprehensive Approach). Développée par des Britanniques, promue par des diplomates et experts européens, la notion fait finalement son chemin au sein de l'OTAN (voir les déclarations des sommets de Bucarest en 2008 et de Lisbonne en 2010). Malgré son aspect « bricolé », cette strate s'avère essentielle car elle rend compte d'une tentative de produire un cadre interprétatif cohérent au sein duquel les différentes modalités d'action militaire peuvent prendre place et s'articuler les unes aux autres[70]. Elle nourrit l'idée qu'il est possible de passer facilement d'une opération *hi tech* d'une certaine intensité à une opération de rétablissement de la paix (même si celles-ci sont parfois méprisées par certains décideurs politiques, comme George W. Bush) et à des actions humanitaires. Plus encore, avec le temps, cette strate consacre le principe d'opérations menées par les seules forces nationales, en collaboration avec des forces alliées, des agences internationales ou encore des organisations non gouvernementales. Enfin, l'aspect englobant de cette strate permet aussi de penser la cohabitation entre action onusienne et action non onusienne.

La troisième strate s'impose dans le contexte des conflits qui s'éternisent en Afghanistan et en Irak, avec un référentiel onusien nettement plus à l'arrière-plan. Ici aussi, le discours technostratégique ne s'avoue pas vaincu. Encore et toujours, il garde le cap et soutient que la gestion technostratégique des troubles sociopolitiques à l'intérieur des États (et/ou au niveau transnational) est possible. Toutefois, la pérennisation de cette conception passe par un important travail de remaniement. L'accent est désormais mis sur la capacité des forces armées à mener la guerre au milieu des populations civiles. C'est le retour des doctrines contre-insurrectionnelles (et l'apparition de notions connexes tels que « guerre de quatrième génération », « guerre asymétrique » ou encore « guerre hybride »)[71]. La réorientation du discours technostratégique passe d'abord par une augmentation du nombre d'articles publiés sur le sujet dans les revues professionnelles militaires aux États-Unis (comme le *Joint Forces Quarterly*, la *Military Review* ou *Parameters*), la réalisation d'études spécialisées par la RAND Corporation (à partir de 2005), des monographies produites par le Combat Studies Institute de l'US Army, des analyses

67. Au sein de l'OTAN, on parle de PMEC (pour Political, Military, Economic, Civil) plutôt que de DIME.

68. Theo Farrell, « The Dynamics of British Military Transformation », *International Affairs*, vol. 44, n°4, 2008, pp. 777-807. Notons aussi qu'en Grande-Bretagne, on forge d'ailleurs la notion d'Effects-Based Approach.

69. En août 2008, le général Mattis du Corps des Marines, devenu responsable à la fois de l'US Joint Forces Command et de l'Allied Command Transformation de l'OTAN, deux institutions jouant donc un rôle important dans la réflexion doctrinale, prend la décision (polémique) de rejeter le concept d'EBAO. James N. Mattis, *Memorandum for US Joint Forces Command*, 14 août 2008. Reste à savoir si la notion d'EBAO peut resurgir ou réapparaître sous une forme modifiée.

70. Nous empruntons la notion de cadre interprétatif à Erving Goffman, *Les Cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1974.

71. Certains allant jusqu'à voir une nouvelle guerre mondiale se déroulant sur un mode contre-insurrectionnel. David Martin Jones, M.L.R. Smith, « Whose Hearts and Whose Minds? The Curious Case of Global Counterinsurgency », *Journal of Strategic Studies*, vol. 33, n°1, 2010, pp. 81-121. Pour plus de détails sur le retour des doctrines contre-insurrectionnelles, voir David H. Ucko, *The New Counterinsurgency Era: Transforming the US Military for Modern Wars*, Washington DC, Georgetown University Press, 2009.

rédigées par des officiers et éditées dans le civil (en particulier l'ouvrage *Learning to Eat Soup with a Knife* du colonel John Nagl qui est publié en 2005 et *The Utility of Force* du général Rupert Smith en 2008), la création de sites internet d'échanges (surtout le blog lié au *Small Wars Journal*[72]) ou encore des témoignages journalistiques (non des moindres dans *The Gamble*, l'ouvrage du journaliste Thomas Ricks publié en 2009)[73]. Habituellement, cette littérature procède de trois manières pour affirmer la faisabilité technique des opérations parmi les populations civiles. D'une part, sans surprise, elle tente de tirer des leçons des situations de combat contemporaines à travers un processus de retour d'expérience. Dans ce processus, la réflexivité est limitée. La question n'est pas de savoir si l'action est réellement possible mais comment faire pour la rendre possible. D'autre part, cette littérature s'appuie largement sur une relecture d'exemples historiques. En l'occurrence, ce sont les conflits d'Algérie, de Malaisie et du Vietnam qui sont les plus cités. La relecture est cependant très sélective : le discours technostratégique contemporain se focalise surtout sur les « recettes opérationnelles ». Il est beaucoup moins explicite sur les atrocités commises lors de ces conflits. Par ailleurs, le fait que deux de ces conflits (Algérie et Vietnam) se soient soldés par des défaites pour les armées régulières ne semble guère l'embarrasser non plus. Enfin, une partie important de ce discours contre-insurrectionnel se légitime en mettant en exergue l'idée de « séduction des cœurs et des esprits »[74]. La faisabilité d'une gestion technostratégique des conflits dépendrait, selon cette idée, du recours à un registre humanitaro-policier. Pour ce faire, la pensée contre-insurrectionnelle répète à satiété combien il est important de prendre en compte les spécificités culturelles de populations civiles vivant dans les zones de déploiement (on retrouve en particulier cette conception dans les considérations américaines relatives au « Human Terrain System », un programme de renseignement élaboré avec l'aide de spécialistes des sciences sociales). Progressivement, le discours contre-insurrectionnel en vient à projeter une image édulcorée des pratiques militaires. Ce qui est moins mis en évidence, c'est le fait que les opérations parmi les populations civiles sont aussi des ratissages, des raids de nuit menés par les forces spéciales, du soutien aérien rapproché, des « assassinats ciblés » réalisés avec des drones, des combats dans les villes et des emprisonnements à grande échelle[75]. Au final, et malgré les critiques que l'on est en droit de leurs adresser, les réflexions susmentionnées vont contribuer à la mise en place d'un mouvement de rénovation doctrinal parmi les forces armées de la zone euro-atlantique. C'est ainsi que le Corps des Marines et l'US Army, sous l'impulsion du général Petraeus, formalisent cette évolution avec la publication d'un manuel contre-insurrectionnel conjoint (FM 3-24/ MCWP 3-33.5, *Counterinsurgency*, 2006). Le mouvement de réorientation se transnationalise ensuite. Les initiatives américaines incitent leurs alliés à rédiger leurs propres manuels contre-insurrectionnels (ou à en rédiger de nouvelles versions). De tels textes sont publiés en Australie (*Land Warfare Doctrine 3-0-1, Counterinsurgency*, 2009), au Canada (*Counter-Insurgency Operations*, B-GL-323-004/FP-003, 2008), en Grande-Bretagne (*Countering Insurgency: Army Field Manual*, Vol 1 pt. 10, 2009), en France (DIA-3-4-4, *Contre-insurrection*, 2010) ou encore au sein de l'OTAN (AJP-3.4.4, *Joint Doctrine for Counter-Insurgency*, 2011). À travers ces publications, les forces armées confirment, sur un mode officiel, leur capacité à gérer les situations conflictuelles internes sur un mode technique (certains de ces documents font aussi référence à la notion de Comprehensive Approach). Enfin, l'industrie militaire n'est pas en reste. À travers

72. Consultable à l'adresse suivante : smallwarsjournal.com/.

73. Les travaux publiés par le Combat Studies Institute sont disponibles sur Internet (http://usacac.army.mil/cac2/csi/csipubs.asp#contemporary, consulté le 29 juillet 2013). Les études de la RAND Corporation peuvent aussi être consultées en ligne (www.rand.org/). Sur les récits des opérations contre-insurrectionnelles en Afghanistan et en Irak, voir également Gian P. Gentile, « Les mythes de la contre-insurrection et leurs dangers : une vision critique de l'US Army », *Sécurité globale*, n°10, été 2009, pp. 21-34 ; Tara McKelvey, « Too Close for Comfort », *Columbia Journalism Review*, septembre-octobre 2009 (www.cjr.org/cover_story/too_close_for_comfort.php?page=all, consulté le 29 juillet 2013).

74. Jonathan Gilmore, « A Kinder, Gentler Counter-Terrorism: Counter-Insurgency, Human Security and the War on Terror », *Security Dialogue*, vol. 42, n°1, 2011, pp. 21-37.

75. Un bon aperçu de ces pratiques est offert par Stephen Graham, *Villes sous contrôle. La militarisation de l'espace urbain*, Paris, La Découverte, 2012. Pour être complet, nous devons reconnaître que des officiers pensent que la contre-insurrectionnelle est une illusion. Ceux-ci affirment qu'il faut continuer à raisonner en termes « classiques », éventuellement même dans le contexte de l'Afghanistan et de l'Irak. Voir par exemple Spencer Ackerman, « The Colonels and the Matrix », *The Washington Independent*, 3 mars 2008 ; Gian P. Gentile, « Les mythes de la contre-insurrection et leurs dangers : une vision critique de l'US Army », *art. cit*.

son discours promotionnel, que l'on retrouve clairement mis en évidence dans les salons d'armements internationaux, comme Defense and Security Exhibition International à Londres ou Eurosatory et Milipol à Paris, elle met également en avant une vision technostratégique de la résolution des conflits internes[76]. En d'autres termes, cette industrie s'aligne sur et contribue à la réorientation technostratégique contre-insurrectionnelle.

## Conclusions

Dans cette analyse, nous avons examiné la manière dont les discours technostratégiques portant sur les opérations de maintien de la paix, sur la Révolution dans les affaires militaires ou encore sur la contre-insurrection ont fondé un régime de savoir permettant de légitimer les interventions militaires. Ces discours rendent possible l'intervention en validant la faisabilité d'un usage politique, rationnel et instrumental des forces à l'extérieur selon des modalités opérationnelles variées. À l'aune des éléments présentés, on conviendra que ce régime présente la violence militaire comme une violence technique, maîtrisable, dépourvue d'intention sadique et, dès lors, censée être légitime (et, bien que cela n'ait pas fait l'objet de développements dans ce texte, cette image peut être opposée à la violence jugée irresponsable, non maîtrisée, gratuite, et donc illégitime, produite par un ennemi protéiforme, radicalement différent, situé en dehors de la zone euro-atlantique). En d'autres termes, ce régime fétichise la force[77]. Celle-ci s'en sort auréolée d'une efficacité inégalable. Plus encore, les discours de ce régime s'imposent comme une ritournelle ressassant à l'envi la pertinence de l'option militaire pour faire face à n'importe quelle crise internationale. La possibilité que la violence militaire puisse s'avérer stérile dans certains cas n'est effectivement guère évoquée. L'existence de ce point aveugle, l'absence de questionnement à ce propos, est très perturbante.

Force est également de constater que la liturgie technostratégique a fini par intoxiquer la sphère des décideurs politiques. On retrouve ainsi des traces des discours sur la RMA et la transformation non seulement dans les discours des principaux décideurs civils du Pentagone du début des années 2000 (Donald Rumsfeld, Paul Wolfowitz, Douglas Feith) mais aussi chez George W. Bush lui-même[78]. L'image actuellement renvoyée par l'administration Obama est certes plus nuancée. Lorsque ce dernier affirme, dans le contexte de la politique dite de Whole of Governement Approach (approche pangouvernementale qui insiste sur la coopération diplomatico-militaire), que la sécurité ne repose pas sur la capacité d'instiller la peur parmi les autres peuples, on peut penser qu'il s'inscrit en porte-à-faux par rapport à son prédécesseur[79]. Dans les faits, la poursuite et l'accélération des programmes d'exécutions ciblées menés par des drones prouvent qu'il existe des éléments de continuité technostratégique entre les différentes administrations, qu'elles soient républicaines ou démocrates. Par ailleurs, on retrouvera des éléments d'intoxication technostratégique en dehors des États-Unis. En France et Grande-Bretagne par exemple, la confiance dans la puissance militaire semble avoir aussi joué un rôle dans les choix de politique étrangère de Nicolas Sarkozy et Tony Blair[80]. Comme le souligne David Keen, c'est parce que

76. Voir les sites internet de ces salons : www.dsei.co.uk/ ; www.eurosatory.com/ ; www.idexuae.ae/ ; www.sofexjordan.com/what.shtm. Voir également Mathieu Rigouste, *La Domination policière, une violence industrielle*, Paris, La Fabrique, 2012, p. 124 *sq*.

77. Sur la notion de fétichisme dans le domaine sécuritaire, voir Joseph Masco, *The Nuclear Borderlands: The Manhattan Project in Post-Cold War New Mexico*, Princeton, Princeton University Press, 2006.

78. Andrew Cockburn, *Rumsfeld, op. cit.* ; Lewis D. Salomon, *Paul D. Wolfowitz: Visionnary Intellectual, Policymaker, Strategist*, Westport, Praeger, 2007, p. 82 ; Douglas Feith, *War and Decision: Inside the Pentagon, at the Dawn of the War on Terrorism*, New York, Harper Collins, 2008, p. 110 ; George W. Bush, « A Period of Consequences », *Citadel*, 23 décembre 1999 (www3.citadel.edu/pao/addresses/pres_bush.html, consulté le 29 juillet 2013).

79. Jim Garamone, « New National Strategy Takes 'Whole of Government Approach' », American Force Press Service, 27 mai 2010 (www.defense.gov/news/newsarticle.aspx?id=59377, consulté le 27 décembre 2012).

80. Ceci est particulièrement évident en ce qui concerne l'intervention britannique au Sierra Léone : « Tony Blair: Britain should be 'immensely proud' of UK role in Sierra Leone », The Office of Tony Blair, 26 avril 2012 (www.tonyblairoffice.org/news/entry/tony-blair-britain-should-be-immensely-proud-of-sierra-leone-intervention, consulté le 29 juillet 2013). Merci à

les interventions sont faisables sur le plan militaire qu'elles deviennent souhaitables, voire impératives sur le plan moral[81]. L'instrument militaire, avec toute son aura, contribue donc à déterminer de façon décisive les responsabilités et les fins politiques.

Autrement dit, à sa manière, le régime technostratégique conditionne les décisions politiques en matière d'interventions. Il offre aux décideurs politiques, diplomates et autres planificateurs militaires la possibilité de composer des partitions opérationnelles hybrides en s'appuyant sur le contenu des discours technostratégiques présentés. En s'inspirant des travaux de Michel Foucault, nous pouvons aussi dire que ce régime fonde une gouvernementalité (c'est-à-dire un savoir relatif à la façon dont les populations doivent être gouvernées) sécuritaire interventionniste[82].

Bien entendu, ce régime parvient aux résultats mentionnés en passant sous silence bien des conséquences des actions armées. Tout d'abord, on ne retrouve guère de trace de la mortalité militaire et civile des opérations dans les discours technostratégiques[83]. Ensuite, ces discours ne mentionnent pas non plus les nombreuses conséquences indirectes des destructions engendrées par les interventions. Pourtant, lorsque des stations d'épuration d'eau sont touchées, les effets sanitaires sont potentiellement graves pour les populations locales. Lorsque des centrales électriques sont endommagées, ce sont les hôpitaux qui cessent de fonctionner, sans compter les problèmes de conservation de la nourriture qui tend bien souvent déjà à manquer. Plus fondamental encore, les discours technostratégiques ne sont pas diserts sur les nombreux échecs politiques et militaires des interventions. Ils occultent même le rôle des États de la zone euro-atlantique dans la création de formes d'instabilité qui légitimeront ensuite une action interventionniste (ainsi, les Talibans et Saddam Hussein ne furent-ils pas soutenus par les États-Unis dans un certain passé ?)[84].

Enfin, ces discours ne prennent pas non plus en considération ce que Rob Nixon appelle la « violence lente »[85]. En l'occurrence, ils ne traitent pas de tous ceux qui mourront ou seront mutilés ou blessés sur le long terme du fait des munitions non explosées, de la pollution à l'uranium appauvri utilisé dans certaines munitions ou encore de ceux qui seront psychologiquement traumatisés, parmi les militaires comme parmi les civils, sur le moyen et le long terme.

Autrement dit, le régime technostratégique transforme les connaissances relatives à l'ensemble de ces événements et victimes en savoirs assujettis et, par cette entremise, s'avère également producteur d'insécurité pour les intéressés.

---

Barbara Delcourt d'avoir attiré notre attention sur ce point. En ce qui concerne Nicolas Sarkozy, voir Natalie Nougayrède, « La guerre de Nicolas Sarkozy », *Le Monde*, 23 août 2011.

81. David Keen, *Endless War?, op. cit.*, p. 118.

82. Michel Foucault, *Sécurité, territoire, population. Cours au Collège de France, 1977-1978*, Paris, Gallimard-Seuil, 2004. Voir aussi Martin Shaw, *The New Western Way of War, op. cit.* Voir également Alain Joxe, *L'Empire du chaos. Les Républiques face à la domination américaine dans l'après-guerre froide*, Paris, La Découverte, 2004.

83. Nous nous permettons de renvoyer à Christophe Wasinski, « Reconnaître l'absence et dire les responsabilités : le cas des civils tués par les forces armées américaines en Afghanistan et en Irak », *Cultures & Conflits*, n°87, automne 2012, pp. 187-206.

84. Derek Gregory, *The Colonial Present*, *op. cit.*

85. Rob Nixon, « Of Land Mines and Cluster Bombs », *Cultural Critique*, n°67, automne 2007, pp. 160-174.

## Bibliographie


Ackerman, Spencer, « The Colonels and the Matrix », *The Washington Independent*, 3 mars 2008.

Adam, Bernard, Peclow, Valérie, *Bilan de la guerre du Kosovo*, Bruxelles, Les Rapports du GRIP, 2000.

Adams, Michael C. C., *The Best War Ever: America and World War II*, Baltimore, Hopkins University Press, 1993.

Adamsky, Dima P., « Through the Looking Glass: The Soviert military-Technical Revolution and the American Revolution in Military Affairs », *The Journal of Strategic Studies*, vol. 31, n°2, 2008, pp. 257-294.

Arkin, William, Durrant, Damian, Cherni, Marianne, *On Impact: Modern Warfare and the Environment. A Case Study of the Gulf War*, Londres, Greenpeace, 1991.

Aron, Raymond, *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1962.

Atkinson, Rick, *Crusade: The Untold Story of the Persian Gulf War*, Boston, Houghton Mifflin Harcourt, 1993.

BARBER, Benjamin, *Jihad vs. McWorld*, New York, Ballantine Books, 1995.

Barnett, Michael N., « Bringing in the New World Order: Liberalism, Legitimacy, and the United Nations », *World Politics*, vol. 49, n°4, 1997, pp. 526-551.

BARNETT, Thomas, *The Pentagon's New Map*, New York, Putnam, 2004.

Ben-Ari, Eyal, Frühstück, Sabine, « The Celebration of Violence: A Live-Fire Demonstration Carried out by Japan's Contemporary Military », *American Ethnologist*, vol. 30, n°4, 2003, pp. 540-555.

Bigo, Didier, « La mondialisation de l'(in)sécurité : réflexions sur le champ des professionnels de la gestion des inquiétudes et analytique de la transnationalisation des processus d'(in)sécurisation », *Cultures & Conflits*, n°58, été 2005, pp. 53-101.

Blaker, James R., *Transforming Military Force: The Legacy of Arthur Cerbrowski and Network-Centric Warfare*, Westport, Praeger, 2007.

BRZEZINSKI, Zbigniew, *The Grand Chessboard,* New York, Basic Books, 1997.

Buzan, Barry, Hansen, Lene, *The Evolution of International Security Studies*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

Calhoun, Craig, « The Idea of Emergency: Humanitarian Action and Global (Dis)Order », in Didier Fassin, Mariella Pandolfi, *Contemporary States of Emergency: The Politics of Military and Humanitarian Interventions*, New York, Zone, 2010, pp. 29-58.

Chandler, David, *From Kosovo to Kabul and Beyond: Human Rights and International Intervention*, Londres, Pluto, 2002.

Chandrasekaran, Rajiv, *Green Zone. Les Américains à Bagdad*, Paris, Seuil, 2010.

Chilton, Patricia, Nassauer, Otfried, Plesch, Dan, Patten, Jamie, *NATO, Peacekeeping and the United Nations*, BASIC Report 94.1, septembre 1994.

Cockburn, Andrew, *Rumsfeld: His Rise, Fall, and Catastrophic Legacy*, New York, Scribner, 2007.

Cohn, Carol, « Sex and Death in the Rational World of Defense Intellectuals », *Signs*, vol. 12, n°4, 1987, pp. 687-718.

Debrix, François, *Tabloid Terror: War, Culture, and Geopolitics*, Londres, Routledge, 2007.

Delcourt, Barbara, « Les dommages collatéraux de la nouvelle stratégie états-unienne : de la sécurité collective à la sécurité sélective », in Barbara Delcourt, Denis Duez, Eric Remacle (dirs.), *La Guerre d'Irak. Prélude d'un nouvel ordre international ?*, Bruxelles, PIE/Peter Lang, 2004, pp. 21-39.

De Nève, Alain, Mathieu, Raphaël, *Les Armées d'Europe face aux défis technologiques et capacitaires*, Bruxelles, Bruylant, 2005.

Der Derian, James, *Virtuous War: Mapping the Military-Industrial Media-Entertainment Network*, Londres et New York, Routledge, 2009.

Der Derian, James, « Who's Embedding Whom ? », 9/11 INFOinterventions, 26 mars 2003 (www.watsoninstitute.org/infopeace/911/article.cfm?id=49).

Dodds, Klaus, Atkinson, David (dir.), *Geopolitical Tradition: A Century of Geopolitical Thought*, Londres et New York, Routledge, 2000.

Duffield, Mark, *Global Governance and the New Wars: The Merging of Development and Security*, Londres et New York, Zed Books, 2005.

Dumoulin, André, Mathieu, Raphaël, Metten, Vincent, *Présentation comparative et thématique des politiques de défense des États membres de l'Union européenne*, Bruxelles, IRSD, Sécurité et stratégie, n°68, décembre 2001.

Echevarria, Antulio J., *Rapid Decisive Operations: An Assumptions-Based Critique*, Carlisle Barracks, Strategic Studies Institute, 2001.

Edwards, Paul N., *The Closed World: Computers and the Politics of Discourse in Cold War America*, Cambridge, MIT Press, 1996.

Fadok, David S., « John Boyd and John Warden: Air Power's Quest for Strategic Paralysis », in Philip S. Meilinger (dir.), *The Paths of Heaven: The Evolution of Airpower Theory*, Maxwell AFB, Air University Press, 1987, pp. 357-398.

Farrell, Theo, « The Dynamics of British Military Transformation », *International Affairs*, vol. 44, n°4, 2008, pp. 777-807.

Farrell, Theo, Rynning, Sten, « NATO's Transformation Gaps: Transatlantic Differences and the War in Afghanistan », *Journal of Strategic Studies*, vol. 33, n°5, 2010, pp. 673-699.

Feith, Douglas, *War and Decision: Inside the Pentagon, at the Dawn of the War on Terrorism*, New York, Harper Collins, 2008.

Fisk, Robert, *La Grande guerre pour la civilisation. L'Occident à la conquête du Moyen-Orient, 1979-2004*, Paris, La Découverte, 2005.

Foucault, Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972.

Foucault, Michel, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.

Foucault, Michel, *L'Ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.

Foucault, Michel, *Naissance de la clinique*, Paris, PUF, 2003.

Foucault, Michel, « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », in *Dits et écrits, 1976-1988*, vol. II, Paris, Gallimard, 2001, pp. 1004-1024.

Foucault, Michel, *Sécurité, territoire, population : Cours au Collège de France, 1977-1978*, Paris, Gallimard-Seuil, 2004.

Frantzen, Henning A., *NATO and Peace Support Operations, 1991-1999: Policies and Doctrines*, Londres, Cass, 2005.

Gentile, Gian P., « Les mythes de la contre-insurrection et leurs dangers : une vision critique de l'US Army », *Sécurité globale*, n°10, été 2009, pp. 21-34.

Gibson, James William, *The Perfect War: Technowar in Vietnam*, New York, Atlantic, 1986.

Gilmore, Jonathan, « A Kinder, Gentler Counter-Terrorism: Counter-Insurgency, Human Security and the War on Terror », *Security Dialogue*, vol. 42, n°1, 2011, pp. 21-37.

Goffman, Erving, *Les Cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1974.

Graham, Stephen, *Villes sous contrôle. La militarisation de l'espace urbain*, Paris, La Découverte, 2012.

Gramsci, Antonio, *Guerre de mouvement et guerre de position*, Paris, La Fabrique, 2012.

Gregory, Derek, *The Colonial Present: Afghanistan, Palestine, Iraq*, Blackwell, Oxford, 2004.

Gros, Philippe, Vilboux, Nicole, Coste, Frédéric, Klein, Michel, Patry, Jean-Jacques, *Du* Network-Centric *à la stabilisation : émergence des « nouveaux » concepts et innovations militaires*, Paris, IRSEM, rapport n°354, 2010.

Hammond, Grant T., *The Mind of War: John Boyd and American Security*, Washington DC, Smithonian Books, 2001.

Hanson, Victor David, *An Autumn of War*, New York, Anchor Books, 2002.

HARTUNG, William, CIARROCCA, Michelle, « The Military-Industrial-Think Tank Complex: Corporate Think Ranks and the Doctrine of Aggressive Militarism », *Multinational Monitor*, vol. 24, n°1-2, 2003 (http://multinationalmonitor.org/mm2003/03jan-feb/jan-feb03corp2.html).

HEBERT, Paul H., *Deciding What Has to Be Done: General William E. DePuy and the 1976 Edition of FM 100-5, Operations*, Fort Leavenworth Papers n°16, CSI – USACGSC, 1988.

HERSH, Seymour, *Dommages collatéraux*, Paris, Gallimard, 2006.

HUNTINGTON, Samuel P., *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, New York, Simon & Schuster, 1996.

IGNATIEFF, Michael, « America's Empire is an Empire Lite », *New York Times Magazine*, 10 janvier 2003.

JOBBAGY, Z., *Literature Survey on Effects-Based Operations. A PhD Study on Measuring Military Effects and Effectiveness*, La Haye, 2003 (http://www.iwar.org.uk/rma/resources/ebo/Literature_survey_on_Effects-Based_Operations.pdf, consulté le 27 décembre 2012).

JOXE, Alain, *L'Empire du chaos. Les Républiques face à la domination américaine dans l'après-guerre froide*, Paris, La Découverte, 2004.

KALDOR, Mary, *Global Civil Society: An Answer to War*, Cambridge, Polity, 2003.

KAPLAN, Robert D., *Warrior Politics*, New York, Vintage, 2003.

KEANEY, Thomas A., COHEN, Eliot A., *Gulf War Air Power Survey Summary Report*, Washington DC, GPO, 1993.

KEEN, David, *Endless War? Hidden Functions of the War on Terror*, Londres, Pluto, 2006.

KILANI, Mondher, *Guerre et sacrifice. La violence extrême*, Paris, PUF, 2006.

KLARE, Michael T., « The Interventionist Impulse: U.S. Military Doctrine for Low-Intensity Warfare », in Michael T. Klare, David Kornbluh, *Low Intensity Warfare: Counterinsurgency, Proinsurgency, and Antiterrorism in the Eighties*, New York, Pantheon, 1988, pp. 49-79.

KLEIN, Bradley S., « How the West Was One: Representational Politics of NATO », *International Studies Quarterly*, vol. 34, n°3, 1990, pp. 311-325.

KRAUSE, Keith, « Une approche critique de la sécurité humaine », in Jean-François Rioux (dir.), *La Sécurité humaine : Une nouvelle conception des relations internationales*, Paris, L'Harmattan, 2001, pp. 73-98.

KING, Erika G., WELLS, Robert A., *Framing the Iraq War Endgame: War Denouement in the Age of Terror*, New York, Palgrave, 2006.

KUUS, Mere, « 'All We Need is NATO'?: Euro-Atlantic Integration and Militarization in Europe », in Alan Ingram, Klaus Dodds, *Spaces of Security and Insecurity: Geographies of the War on Terror*, Farnham, Ashgate, pp. 185-202.

LEDEEN, Michael, *The War Against The Therror Masters*, New York, St. Martin's Griffin, 2003.

LYNN DOTY, Roxanne, « Foreign Policy as Social Construction: Post-Positivist Analysis of U.S. Counterinsurgency Policy in the Philippines », *International Studies Quarterly*, vol. 37, n°3, 1993, pp. 297-320.

MACKENZIE, Donald, *Inventing Accuracy: A Historical Sociology of Nuclear Missile Guidance*, Cambridge, MIT Press, 1990.

MCCLINTOCK, Michael, *Instruments of Statecraft: US Guerilla Warfare, Counterinsurgency, and Counterterrorism, 1940-1990*, New York, Pantheon, 1992.

MCKELVEY, Tara, « Too Close for Comfort », *Columbia Journalism Review*, septembre-octobre 2009 (http://www.cjr.org/cover_story/too_close_for_comfort.php?page=all, consulté le 29 juillet 2013).

JONES, David Martin, SMITH, M.L.R., « Whose Hearts and Whose Minds? The Curious Case of Global Counterinsurgency», *Journal of Strategic Studies*, vol. 33, n°1, 2010, pp. 81-121.

MASCO, Joseph, *The Nuclear Borderlands: The Manhattan Project in Post-Cold War New Mexico*, Princeton, Princeton University Press, 2006.

MATTIS, James N., *Memorandum for US Joint Forces Command*, 14 août 2008.

Mazzetti, Mark, « Rethinking The Next War. Arthur Cebrowski: Military Transformer », *US News and World Report*, 29 décembre 2003.

Mutimer, David, *The Weapons State: Proliferation and the Framing of Security*, Boulder, Lynne Rienner, 2000.

Nietzsche, Friedrich, *La Généalogie de la morale*, Paris, Gallimard, 1971.

Nivat, Anne, *Lendemains de guerre en Afghanistan et en Irak*, Paris, Fayard, 2007.

Nixon, Rob, « Of Land Mines and Cluster Bombs », *Cultural Critique*, n°67, automne 2007, pp. 160-174.

Noll, Gregor, « Sacrificial Violence and Targeting in International Humanitarian Law », in Ola Engdahl, Pål Wrange (dir.), *Law at War: The Law as it Was and the Law as it Should Be*, Leiden, Martinus Nijhoff Publishers, 2012, pp. 101-112.

Nougayrède, Natalie, « La guerre de Nicolas Sarkozy », *Le Monde*, 23 août 2011.

Olsson, Christian, *Conquérir les « cœurs et les esprits » ? Usages et enjeux de légitimation locale de la force dans les missions de pacification extérieures (Bosnie, Kosovo, Afghanistan 1996-2006)*, thèse de doctorat, IEP de Paris, 2009.

Tuathail, Gearóid Ó., *Critical Geopolitics: The Politics of Writing Global Space*, Londres, Taylor & Francis, 1996.

Pandolfi, Mariella, « Théâtre de guerres : passions politiques et violences », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 32, n°3, 2008, pp. 99-119.

Pandolfi, Mariella, « Une souveraineté mouvante et supracoloniale », *Multitude*, n°3, novembre 2000, pp. 97-105.

Rassmussen, Mikkel Vedby, *The Risk Society at War: Terror, Technology and Strategy in the Twenty-First Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

Ricks, Thomas E., *Fiasco. L'aventure américaine en Irak*, Paris, Michalon, 2008.

Rigouste, Mathieu, *La Domination policière, une violence industrielle*, Paris, La Fabrique, 2012.

Robertson, Linda R., *The Dream of Civilized Warfare: World War I Flying Aces and the American Imagination*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2003.

Robin, Ron, *The Making of the Cold War Enemy: Culture and Politics in the Military-Intellectual Complex*, Princeton, Princeton University Press, 2003.

Romjue, John L., *American Army Doctrine for the Post-Cold War*, Fort Monroe, TRADOC, 1996.

Romjue, John L., *From Active Defense to AirLand Battle: The Development of Army Doctrine 1973-1982*, TRADOC Historical Monograph Series, juin 1984.

Rosen, Stephen Peter, « The Impact of the Office of Net Assessment on the American Military in the Matter of the Revolution in Military Affairs », *Journal of Strategic Studies*, vol. 33, n°4, 2010, pp. 469-482.

Salomon, Lewis D., *Paul D. Wolfowitz: Visionnary Intellectual, Policymaker, Strategist*, Westport, Praeger, 2007.

Samaan, Jean-Loup, *La RAND Corporation (1989-2009) : la reconfiguration des savoirs stratégiques*, Paris, L'Harmattan, 2010.

Satia, Priya, « The Defense of Inhumanity: Air Control and the British Idea of Arabia », *The American Historical Review*, vol. 111, n°1, 2006, pp. 16-51.

Shaw, Martin, *The New Western Way of War: Risk Transfer and its Crisis in Iraq*, Cambridge, Polity Press, 2006.

Sherry, Michael, *The Rise of American Air Power: The Creation of Armageddon*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1987.

Shope, Virginia C., *Peacekeeping: A Selected Bibliography*, Carlisle Barracks, US Army War College Library, janvier 1995 (2e éd. rev. et augm).

Slotkin, Richard, *Regeneration Through Violence: The Mythology of the American Frontier, 1600-1860*, Norman, University of Oklahoma Press, 1973.

Strachman, Noah, « Rummy Mostly Mum on Net-Centric Warfare », *Wired*, 24 janvier 2008 (www.wired.com/dangerroom/2008/01/rummy-on-ncw/, consulté le 25 décembre 2012).

Terkel, Studs, *« La bonne guerre » : Histoire orales de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Amsterdam, 2006.

Tomes, Robert R., *US Defense Strategy from the Vietnam War to Iraqi Freedom: Military Innovation and the New American Way of War, 1973-2003*, Londres, Routledge, 2007.

Ucko, David H., *The New Counterinsurgency Era: Transforming the US Military for Modern Wars*, Washington DC, Georgetown University Press, 2009.

Wasinski, Christophe, « Créer une Révolution dans les affaires militaires : mode d'emploi », *Cultures & Conflits*, n°64, hiver 2006, pp. 149-164.

Wasinski, Christophe, « Production des savoirs et représentations stratégiques », *Cultures & Conflits*, n°54, été 2004, pp. 163-180.

Wasinski, Christophe, « Produire de la capacité de gestion de crise internationale. Le cas de l'OTAN pendant les années 2000 », *Cultures & Conflits*, n°75, hiver 2009, pp. 15-31.

Wasinski, Christophe, « Reconnaître l'absence et dire les responsabilités : le cas des civils tués par les forces armées américaines en Afghanistan et en Irak », *Cultures & Conflits*, n°87, automne 2012, pp. 187-206.

Wastyn, Kurt, *Analysis of the Coordination of Security and Development Aspects in NATO Operations*, mémoire réalisé dans le cadre du Post-Graduate Programme in International Politics, Bruxelles, 2007.

Weizman, Eyal, *Hollow Land: Israël Architecture of Occupation*, Londres, Verso, 2007.

Weizman, Eyal, *The Least of Possible Evils: Humanitarian Violence for Arendt to Gaza*, Londres, Verso, 2012, pp. 27-64.

Weldes, Jutta, Laffey, Mark, Gusterson, Hugh, Duvall, Raymond (dir.), *Cultures of Insecurity: States, Communities, and the Production of Danger*, Minneapolis et Londres, University of Minneapolis Press, 1999.

Weldes, Jutta, Saco, Diana, « Making State Action Possible: The United States and the Discursive Construction of 'The Cuban Problem', 1960-1994 », *Millennium: Journal of International Studies*, vol. 25, n°2, 1996, pp. 361-395.

Woodward, Bob, *Plans d'attaque*, Paris, Denoël, 2012 [2004].

Woodward, Bob, *Les Guerres d'Obama*, Paris, Denoël.

Zisk, Kimberly Marten, *Engaging the Enemy: Organization Theory and Soviet Military Innovation, 1955-1991*, Princeton, Princeton University Press, 1993.